UNIVERSITE D'ABOMEY-CALAVI

@-@-@-@-@

FACULTÉ DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

(FASHS)

@-@-@-@-@

DÉPARTEMENT DE PHILOSOPHIE (DPH)

@-@-@-@-@

MEMOIRE DE LICENCE

La Boétie et l'assujettissement du peuple en Afrique au regard du *Discours de la servitude volontaire*

Réalisé par :

GNAMMOU N'tcha Alphonse

Sous la Direction de :

Dr Kléber BONON

Enseignant-Chercheur

DPH/FASHS/UAC

Membres de Jury :

Président : Dr Paul Christian KITI (MC)
Rapporteur : Dr Kléber BONON (MC)
Examinateur : Dr Mathieu ACCROMBESSI (MA)

Note : 17/20
Mention : Très Bien
Soutenu le 24/02/2025

Année Académique 2024 - 2025

SOMMAIRE

REMERCIEMENTS ...……..4
Résumé ……5
INTRODUCTION.....……..6
CHAPITRE 1 : LES CAUSES DE L'ASSUJETTISSEMENT DU PEUPLE CHEZ ÉTIENNE DE LA BOETIE..……8
CHAPITRE 2 : LES STRATÉGIES QUE LES TYRANS UTILISENT POUR ASSUJETTIR LE PEUPLE. .....……27
CHAPITRE 3 : PERSPECTIVES, PORTÉE ET LIMITES DE LA PENSÉE DE ÉTIENNE DE LA BOETIE ...……40
CONCLUSION .....……..52
REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES.…….53
TABLE DES MATIERES……..…….55

À

- Mon père IDANI Gnammou
- Ma mère SANWEKOUA Philomène pour leurs efforts consentis.

REMERCIEMENTS

- Mes remerciements vont à l'endroit du docteur Kléber BONON pour avoir accepté de diriger ce travail. Mes profondes gratitudes à mes enseignants du primaire, du collège et de l'université d'Abomey-Calavi.

De façon particulière, j'exprime ma reconnaissance aux personnes suivantes :

- À tous les enseignants du département de philosophie pour leurs efforts et encouragements envers ma modeste personne.
- Au docteur Paul C. KITI pour ses conseils de tous les jours.
- Au docteur Mathieu ACCROMBESSI pour son encouragement.

Il est nécessaire de réitérer mes sincères remerciements à mes frères, sœurs, tantes et oncles pour leurs dons et soutiens et tous ceux qui ont contribué d'une manière ou d'une autre à ma réussite.

-Merci à mon grand frère professeur Emmanuel N'koué SAMBIENI pour sa détermination à m'accompagner quand le besoin se fait sentir et d'avoir mis une bibliothèque pour ma formation au secondaire.

Merci à mon père Gnammou IDANI et à ma mère Philomène SANWEKOUA pour leurs prières et leurs soutiens pour la réussite de mon travail.

Merci à ma sœur Émilienne GNAMMOU et son époux Dieu-donnée NAMBONI pour leurs déterminations à m'accompagnement quand le besoin se fait sentir.

Merci également à ma sœur Martine GNAMMOU son soutien et ses gestes en termes de moyen financier.

Merci à mon frère Élie GNAMMOU pour son accompagnement de tous les jours.

Merci à Prudence GNAMMOU pour sa prière et son soutien.

Merci à mon frère Clément pour son soutien.

Merci à mon frère Daniel GNAMMOU pour son soutien et son accompagnement.

Merci à mes camarades de mon groupe et à tous ceux qui me sont venus en aide durant tout mon parcours et dans mes moments les plus difficiles par divers moyens (argent, document, prières…). Merci à toutes et à tous.

Résumé

La Boétie part d'un étonnement : comment est-il possible que les hommes acceptent de rester sous la domination du tyran ?

En effet, pour La Boétie, si les hommes ne sont pas libres, ce n'est pas par contrainte, mais par servitude volontaire : ils acceptent eux-mêmes leur servitude puisqu'ils pouvaient au contraire se révolter et s'en libérer : le tyran est un homme comme les autres et non un colosse invincible. Aussi, les hommes sont responsables de leur manque de liberté et le pouvoir des tyrans ne repose que sur l'abandon du pouvoir du peuple. La Boétie propose quelques facteurs permettant d'expliquer ce phénomène. Le premier est l'habitude : les hommes naissent esclaves et le demeurent par coutume, parce qu'ils ne pensent pas changer l'ordre des choses. La deuxième est la manipulation des puissants, qui savent contrôler leurs sujets en assouvissant les plaisirs les plus bas, la religion est également une grande aide dans cet art de la domination. Enfin, la troisième raison est que le tyran met en place une structure pyramidale, en se faisant aider par un petit nombre d'hommes qui contrôle par leur appât du gain et des honneurs. La Boétie est donc le premier théoricien de ce que Thoreau appellera plus tard la « désobéissance civile ».

Abstract

La Boétie starts from a wonder: how is it possible that men agree to remain under the tyrant's domination?

Indeed, for La Boétie, if men are not free, it is not by constraint, but by voluntary servitude: they accept their servitude themselves since they could on the contrary revolt and free themselves from it: the tyrant is a man like any other and not an invincible colossus. Also, men are responsible for their lack of freedom and the power of tyrants is based only on the abandonment of the power of the people. La Boétie proposes some factors to explain this phenomenon. The first is habit: men are born slaves and remain so by custom, because they do not think they are changing the order of things. The second is the manipulation of the powerful, who know how to control their subjects by satisfying the basest pleasures, religion is also a great help in this art of domination. Finally, the third reason is that the tyrant sets up a pyramidal structure, with the help of a small number of men who control through their lure of gain and honors. La Boétie is therefore the first theoretician of what Thoreau would later call "civil disobedience.

INTRODUCTION

Dans l'histoire de la pensée politique, la question de l'assujettissement du peuple a été une des préoccupations majeures au sein des sociétés, surtout lorsqu'on cherche à comprendre le mécanisme de la domination politique. Ce mécanisme s'observe de plus en plus en Afrique. Ainsi, le désir le plus profond de tout homme dans une société est le bonheur. Malgré cette liberté, le peuple se livre volontairement à la soumission et à la servitude. En effet, en 1549 Étienne de La Boétie écrit *le Discours de la servitude volontaire* pour montrer les attitudes du peuple vis-à-vis du tyran qui les entraînent dans la servitude. Ce qui l'amène à s'interroger sur les problèmes de la tyrannie : une monarchie dans laquelle le pouvoir est dans les mains d'une seule personne qui fait souffrir ses sujets. Le plus paradoxal, c'est le « peuple lui-même qui s'asservit et qui se coupe la gorge ; qui, pouvant choisir d'être soumis ou d'être libre, repousse la liberté et prend le joug, qui consent à son mal, ou plutôt qui le recherche »[1]. Ainsi, en se soumettant, le peuple perd son désir de liberté au service du tyran. Car « les gens soumis n'ont ni ardeur ni pugnacité au combat. Ils y vont comme ligoter et tout engourdis, s'acquittant avec peine, d'une obligation. »[2] C'est-à-dire, un peuple soumit trouve souvent normal sa condition de vie. Il n'a plus le désir de sortir dans cette condition de vie, car il est emporté par la servitude. Et si les hommes se trouvent dans une situation de soumission, c'est parce qu'ils sont « lâchent et efféminés ».[3] La lâcheté et la paresse sont des défauts de l'homme qui lui ôtent toute sa liberté, sa dignité. Quand elles prennent le dessus de l'homme, il perd le courage et toute sa force qui lui permet de réagir.

Ce phénomène de l'assujetissement se manifeste en Afrique et plus précisement en Côte d'Ivoire en raison de la forte présence des étrangers dans le pays. Autrement dit, le pays est dominé par les étrangés qui occupent les secteurs clés

[1] Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, Paris, éditions arléa, 2010, p.12.
[2] *Ibid.*, p.29.
[3] *Ibid.*, p.29.

du pays. Les ivoiriens ont les moyens nécessaires pour se libérer de cette domination étrangère. Cependant, on constate que dans nos sociétés africaines, malgré les divers moyens qui permettent au peuple de se libérer du tyran, il cherche à tout prix à se soumettre à ce dernier. C'est ainsi que nous avons décidé de traiter de La Boétie et l'assujettissement du peuple en Afrique au regard du *Discours de la servitude volontaire* comme sujet de mémoire. Ce sujet pose le problème de la domination politique de nos dirigeants africains. Quelles sont alors les raisons de l'assujettissement du peuple ? Quelles sont les stratégies que les tyrans utilisent pour assujettir le peuple ? Comment cette théorie de l'assujettissement du peuple s'applique-t-elle en Afrique ? Quelles sont enfin les solutions pour éradiquer l'assujettissement du peuple ?

Notre travail s'articule autour de trois grands chapitres :

Dans le premier chapitre, nous allons montrer les raisons de l'assujettissement du peuple, ensuite dans le deuxième chapitre les stratégies que les tyrans utilisent pour assujettir le peuple et enfin dans le troisième chapitre, apporter des solutions à ce phénomène.

CHAPITRE 1 : LES CAUSES DE L'ASSUJETTISSEMENT DU PEUPLE CHEZ ÉTIENNE DE LA BOETIE.

L'homme vit dans une société et est souvent victime de la domination des dirigeants. Ce chapitre sera consacré à présenter les raisons de l'assujettissement du peuple chez Étienne de La Boétie et ensuite montrer comment cette théorie de l'assujettissement s'applique en Afrique.

1-1- L'habitude ou la coutume : cause de l'assujettissement du peuple en Afrique.

Selon le *dictionnaire de philosophie* de Jacquelines Russ, la servitude vient étymologiquement du latin « servitudo » qui signifie esclavage, soumission. Au sens courant, la servitude signifie, esclavage, création d'un état de dépendance forcé, de soumission[4]. Pour Spinoza, la servitude est l'impuissance de l'homme soumis à ses manières d'être passives et ne relevant pas de sa raison. C'est pourquoi dans *éthique* il la définit comme suit : « j'appelle servitude l'impuissance de l'homme à gouverner et de réduire ses affections, soumis aux affections, en effet, l'homme ne relevant pas de lui-même, mais de la fortune »[5]. De même, l'assujettissement peut se définit comme une action d'assujettir, l'état de dépendance, de soumission. C'est aussi, une contrainte, la domination d'une personne ou d'un peuple. Être assujetti, c'est être placé sous domination, dans un état de dépendance politique : un conquérant peut décider d'assujettir tous ses voisins. Autrement, au sens figuré du mot, l'assujettissement signifie, astreindre quelqu'un à une obligation, le soumettre à l'application d'une loi ou d'un règlement : assujettir les conducteurs à un contrôle médical périodique[6]. C'est aussi plier, imposer quelqu'un à un règlement, à une norme. En politique, l'assujettissement désigne rendre sujet, soumettre à sa domination, astreindre,

[4] Jacqueline RUSS, *Dictionnaire de philosophie*, Paris, Bordas, 2015, p.266.
[5] Baruch Spinoza, *Ethique*, paris, Flammarion, 2023, p.217.
[6] Ibid., p.33.

obliger à faire habituellement et fréquemment quelque chose.[7] Chez La Boétie on parle alors de l'assujettissement volontaire. Selon lui, l'assujettissement volontaire, c'est la tranquillité de l'ordre, chose admirable et rare qu'on obtient par l'assujettissement des passions.

En effet, si l'on se demande si la servitude volontaire existe en Afrique, et si l'on constate que c'est le cas, alors il faut s'interroger sur les conditions de possibilité de cette servitude. C'est-à-dire sur ses ressorts, ses mécanismes, bref ce qui l'explique et la justifie. C'est d'ailleurs toute l'entreprise du *Discours de la servitude volontaire* qui vient dévoiler les ressorts psychologiques des individus conduisant à cet état doublement déplorable (étant donné qu'il est plus voulu) : La Boétie rappelle ainsi le rôle de l'habitude ou la coutume qui conduit à la servitude, à la domination du peuple. Ainsi, pour La Boétie, « il ne peut entrer dans l'esprit de personne que la nature ait mis quiconque en servitude, puisqu'elle nous a tous mis en compagnie »[8].

Pour lui, nous sommes non seulement naturellement libres, mais également égaux, car Dieu nous a tous mis en même compagnie et nul ne peut être tenu en esclavage. Puisqu'il est fait pour être libre. L'homme doit défendre sa liberté avec ardeur, car elle nous a été donnée par Dieu. Tout comme les hommes, nous apercevons chez les animaux, un goût naturel pour la liberté et qu'ils défendent de toutes leurs forces cette liberté. C'est-à-dire les animaux éprouvent aussi le sentiment d'être libre et cherchent aussi à la défendre à tout prix : « puisqu'ils ne peuvent s'y soumettre qu'après avoir protesté d'un désir contraire »[9], car une « personne qui travaille pour une autre n'est libre de refuser son travail, et une personne qui est propriétaire d'autrui n'a donc ni liberté ni droit »[10]

[7] Jacqueline RUSS, Dictionnaire de philosophie, op. cit., p.55.
[8] Étienne de LA BOETIE, *Discours de la servitude volontaire*, éditions arléa, Paris, 2010, p.17.
[9] *Ibid.*, p .21.
[10] Christiane Taubira, *L'esclave raconté à ma fille,* paris, éditions philippe Rey, 2016, p.22.

Si donc les animaux qui sont au service des hommes détestent leur état de servitude, quelle est la cause contingente qui explique cette soumission du peuple, cet oubli de leur liberté ?

À cette question, La Boétie répond que c'est l'habitude qui conduit le peuple dans la servitude. C'est-à-dire, l'habitude est la cause qui fait que l'homme oublie facilement sa liberté. Pour lui, si nous nous livrons naïvement à la servitude, si nous perdons cette aspiration à défendre notre liberté, c'est que cela est dû à l'habitude.

Ensuite, si la force peut contraindre un homme à obéir, c'est surtout l'habitude qui asservit, une habitude qui éloigne l'homme de sa liberté : « disons donc que, si toutes les choses deviennent naturelles à l'homme lorsqu'il s'y habitue, seul reste dans sa nature celui qui ne désire que les choses simples et non altérées. Ainsi la première cause de la servitude volontaire, c'est l'habitude »[11]. Pour dire clairement, la première raison pour laquelle les hommes servent volontairement, « c'est qu'ils naissent serfs et qu'ils sont élevés comme tels »[12].

Pour La Boétie, l'habitude a le pouvoir sur nous que d'autres choses au monde : « nul doute que la nature nous dirige là où elle veut, bien ou mal lotie, mais il faut avouer qu'elle a moins de pouvoir que l'habitude »[13], puisqu'elle est capable de nous transformer, de nous faire oublier notre aspiration à la liberté. Et si nous arrivons à oublier ce tel trésor, c'est parce que nous sommes éduqués de la sorte, c'est parce que notre culture nous inflige une telle attitude et que nous sommes plus en mesure de rechercher cette liberté. Autrement dit, c'est la dimension culturelle de l'être qui lui fait accepter la servitude volontaire comme condition normale d'existence. L'acceptation de la servitude volontaire n'est pas liée à un tempérament naturel des hommes. Car le tempérament naturel des hommes les

[11] Étienne de LA BOETIE, *Discours de la servitude volontaire* ; *op.cit.* ; p26.
[12] *Ibid*. p.28.
[13] *Ibíd*. p.22.

portes à la liberté, mais parce que nous sommes des êtres culturels, parce que nous sommes des êtres qui superpose à leur nature originelle une seconde nature, nous acceptons vivre dans la servitude. Nous acceptons que notre liberté soit bridée, parce que nous sommes habitués depuis notre enfance la domination des autres. Ainsi, l'habitude a le pouvoir de nous faire avaler « le venin de la servitude sans le trouver amer »[14]. En d'autres termes, c'est la capacité d'adaptation de l'homme qu'il aura encline à accepter sa servitude. Il faut évidemment préciser que si l'habitude est la cause de la servitude, elle n'en devient aucun cas une excuse. Ce n'est pas parce que nous sommes habitués à obéir que l'obéissance devient une vertu. Il est à cet effet évident que nous puissions oublier totalement notre liberté au profil de la servitude, car nous sommes emportés par l'habitude. L'habitude fait donc perdurer la servitude. Une fois que les sujets perdent leurs libertés naturelles, ils oublient la valeur de celle-ci et s'accoutument de leur état de servitude. Si nous n'entretenons pas les germes que la nature a semés en nous et que l'habitude va à l'encontre de ceux-ci alors nous perdons nos traits naturels, qui sont remplacés par les traits culturels. L'habitude permet alors d'endormir la conscience des sujets et apaise leurs révoltes contre le pouvoir tyrannique. Quelle que soit la révolte d'un sujet opprimé contre le pouvoir ou le tyran, dès que l'habitude s'installe en lui, il cesse et finit par oublier cette idée de révolte. C'est ce que montre La Boétie dans son *Discours de la servitude volontaire* lorsqu'il prend l'exemple des habitants de Sardes qui révolta dans un premier temps contre le roi Crésus, mais au bout de quelques années, par l'habitude, ils cessent de se révolter et acceptent de servir volontairement. [15]

En fin, La Boétie montre ensuite que si les hommes sont soumis, c'est par ce qu'ils n'ont jamais connu la liberté. Ils ne peuvent pas se plaindre d'une chose qu'ils n'ont jamais vue. C'est ce qu'il évoque à travers ce passage du *Discours de*

[14]Étienne de LA BOETIE, *Discours de la servitude volontaire* ; *op.cit.* ; *p.21*
[15] *Ibíd.*, p.31.

la servitude volontaire : « on ne regrette jamais ce qu'on n'a jamais eu. Le chagrin ne vient qu'après le plaisir et toujours, à la connaissance du malheur, se joint le souvenir de quelque joie passée »[16].

La Boétie établit par là le lien entre l'habitude et la servitude volontaire. En effet, il développe un propos très important sur les effets considérables de l'habitude.

Pour lui, la conscience de la nature libre des hommes n'est possible que si l'homme a connu la liberté. Vivre en servitude ne permet pas de regrette la liberté, quand l'homme n'en a eu aucun vécu. C'est pourquoi les peuples dominés ne se plaignent pas de leur état de servitude, ils ne disposent pas d'éléments de comparaison nécessaires pour remettre en cause.

C'est dire donc que la liberté ne signifie rien du tout pour une personne soumise. Et ceci, parce que nous avons perdu notre liberté au profil de la servitude. C'est-à-dire une liberté « délaissé ». C'est ce « délaissement »[17] de la liberté des peuples dominés que Anne-Marie COCULA souligne dans : *La Boétie et le destin de la servitude volontaire*. Pour elle, par habitude l'homme perd sa liberté et cette liberté perdue ne peut être retrouvé que s'il y a parmi les opprimés, les personnes « bien nées », c'est-à-dire ceux qui ont gardé souvenance de leur liberté. Elle fait un plaidoyer au peuple de rechercher leur liberté et non de se soumettre aux tyrans et aux tyranneaux de leur entourage. Il est clair que l'habitude ou la coutume est à l'origine du phénomène de la soumission du peuple à un tyran en Afrique.

1-2- La paresse et la lâcheté : sources de la servitude volontaire en Afrique.

Le peuple africain souffre de la servitude en raison de la paresse et lâcheté. C'est ces deux causes principales à l'origine de l'aberration fondamentale qui constitue une source de la servitude volontaire que La Boétie évoque dans son *Discours*.

[16] Étienne de LA BOETIE, *Discours de la servitude volontaire* ; *op.cit.* ; p.26
[17] Anne-Marie COCULA, *La Boétie et le destin de la servitude volontaire*, éditions Garnier, Paris 2018, p.48.

En effet, cette double causalité est incarnée dans un seul concept : dénaturation des gouvernés et dénaturation des gouvernants. Pour ce qui est « dénaturation des gouvernés », il faut commencer à appréhender le rapport de l'homme à la liberté. La situation paradoxale de la servitude des hommes trouvera sa solution pour que les hommes désirent leur liberté. Toute la clé de ce problème se trouve dans « vraiment », car désirer vraiment la liberté impose le sens de l'effort qui est le privilège authentique de l'esprit humain.

Ainsi, vouloir être libre, cela signifie assumer sa responsabilité, être le maître de soi-même. La liberté c'est elle qui nous permet de vivre heureux. Sans elle l'existence de l'homme est dépourvue de sens.

Donc elle constitue un maillon très important dans la vie de l'être. C'est-à-dire, une boussole de l'homme. L'homme doit chercher à tout prix pour l'obtenir. Et pour La Boétie, pour l'obtenir, il faut simplement la désirer. Avoir le désir de la liberté signifie simplement vouloir, avoir l'aspiration et ceci nécessite d'un sacrifice de la part des hommes.

La question qui se pose maintenant est que pourquoi les hommes ne désirent-ils pas vraiment la liberté ? Autrement dit, pourquoi les hommes faille-ils au sens de leur effort ?

La réponse à cette question fait creuser davantage de la recherche de la cause première du mal fondamentale que constitue la servitude volontaire. Il s'agit de déceler la cause première de la « dénaturation » des gouvernés que les gouvernants. Cette cause première est consubstantielle à la nature humaine. Les hommes, écrit La Boétie « ne se contentent de vivre comme ils sont nés et ne prennent point d'autres bien ni d'autres droits que ce qu'ils ont trouvé, ils prennent pour leur état de nature l'état de leur naissance »[18]. À travers ce passage, La Boétie

[18] Étienne de LA BOETIE, *Discours de la servitude volontaire* ; *op.cit.* ; p21.

montre la paresse qu'éprouvent les gouvernés. Pour eux, leur état de nature est très agréable, très suffisant pour tout le reste de leur vie. Il n'y a rien au monde meilleur que ça. La paresse sévit au corps des africains comme leur seconde nature. Ainsi, « les gens soumis, dépourvus de courage et de vivacité, ont le cœur bas et mou et sont incapables de toute grande action ».[19]

Ils ne peuvent qu'accepter tous les caprices qui leur arrivent, car dans ses conditions ils n'ont plus le courage de dire non. Ils se laissent abadis. Voilà comment se produit la « dénaturation » des hommes par accoutumance de la paresse. Car, l'habitude de la paresse fait endormir la raison, et lui fait perdre par-là les valeurs, les lumières qui constituent sa nature originelle. Engourdir par la situation ils deviennent « lâches et efféminés », puisque « sous les tyrans, les gens deviennent aisément lâches et efféminés »[20], c'est-à-dire incapables de réagir. La paresse et la lâcheté empêchent les gouvernés de sortir de la servitude. Car leurs facultés cognitives, voire même psychologiques, ne sont plus en mesure de bien fonctionner. Les gouvernés ont en effet, cette mentalité qu'il y'a une facilité à tout moment et qu'ils n'ont plus besoin de se gêner pour obtenir ce qu'ils veulent. Parce que la paresse est devenue pour eux une mode de vie plus hostile et parfaite. De même, l'installation dans sa situation de servitude, qu'il y'a une facilité et de gain facile, le dominé perd toute sorte de droit, de liberté et de dignité jusqu'au point qu'il ne soit plus capable de sortir de ces chaînes de servitude. C'est ainsi que les « gouvernés » sont « dénaturés » du simple fait qu'ils sont emportés par la « paresse et la lâcheté. »

La Boétie montre ensuite que les hommes longtemps habitués à la paresse et la lâcheté n'ont plus le sens d'analyser le bien et le mal face au tyran. Car l'esprit de faciliter a déjà pris le dessus d'eux. C'est la même idée que Emmanuel Kant évoque dans son article intitulé « Réponse à la question : qu'est-ce que les lumières

[19] Étienne de LA BOETIE, *Discours de la servitude volontaire* ; *op.cit.* ; p.29.
[20] *Ibíd*, p.29.

? » Lorsqu'il écrit « la paresse et la lâcheté sont des causes qui expliquent qu'un si grand nombre d'hommes, après que la nature les a affranchis depuis longtemps de toute direction étrangère […], restent cependant volontiers, leur vie durant, mineurs et qu'il soit facile à d'autres de se poser en tuteur des premiers. Il est si aisé d'être mineur »[21]. Kant montre à ce niveau que si nous sommes dominés, c'est à cause de la paresse et la lâcheté. Les peuples dominés manquent de courage et vivacité « Sapere Aude » (aie le courage de servir de ton propre entendement).

S'agissant de la « dénaturation » des gouvernants, il faut comprendre d'abord la question dans la pensée de La Boétie. Ainsi, La Boétie reconnaît bien que les « hommes ont besoin d'un maître » et donc la nécessité d'un gouvernement pour organiser la vie en cité. Cependant, La Boétie pense que tout gouvernement d'un seul (monarchie) porte indubitablement en lui les principes de la tyrannie. Or la tyrannie est incarnée du mal politique par excellence. Le tyran considère son État et ses sujets comme ses biens personnels. Cette conception a pour conséquence immédiate de l'autoattribution par les souverains de tout droit y compris le droit de la vie et la mort sur son peuple. Son droit se réduit à l'usage de la force. Le tyran ne reconnaît pas la pitié à l'égard de son peuple et il n'a pas d'ami. On voit donc que le tyran est « dénaturé » parce qu'il est déshumanisé. C'est-à-dire que le tyran est dénaturé parce qu'il est déshumanisé. La paresse et la lâcheté non seulement elle dénature l'homme, mais elles induisent l'homme dans la servitude. Enfin, dans *la Bible*, la paresse est sévèrement condamnée et elle est considérée comme un péché. *La Bible* a beaucoup de choses à nous enseigner sur la paresse. Les proverbes, tout particulièrement, contiennent de nombreuses paroles de sagesse à ce sujet et les avertissements aux paresseux. Ce livre nous apprend clairement que, puisque le seigneur a ordonné à l'homme de travailler, la paresse est un péché : « Regarde la fourmi, paresseux ! Vois comment elle se conduit, et tu deviendras sage. La fourmi n'a pas de chef, ni de surveillant, ni de patron. Et

[21] http://lvc.philo.free.fr/kant-lumières consulté le 6/12/24 à 12 h00

toi, paresseux, tu vas rester couché jusqu'à quand ? Quand vas-tu te lever ? Tu dors un peu, rêves un peu, tu restes un peu couché en te croisant bras. Pendant ce temps, la pauvreté arrive comme un voleur, et la misère vient comme un bandit. [22]». On voit dans ce passage, comment il serait un péché à soi-même si l'on refuse de travailler. C'est en refusant de travailler qu'on se retrouve dans une situation de soumission, de domination et même de la servitude. Nous acceptons à être dominé parce qu'on refuse de travailler, de prendre notre responsabilité. On peut dire donc que la « dénaturation » devient possible chez les « gouvernés que les gouvernants » à cause de la paresse et la lâcheté d'une part et la déshumanisation d'autre part.

1-3- Le paradoxe de la servitude volontaire.

La Boétie souligne que la situation dans laquelle se trouvent les peuples dominés est paradoxale.

En effet, tout être humain dans une société aspire à être libre, être autonome tout au long de sa vie, et il me semble que le destin de l'homme à la liberté est reconnu : l'homme serait un être libre, qui ne serait pas naturellement destiné à l'asservissement. Cet état rentrant en contradiction avec la définition de son humanité même. C'est en cela même où se trouve le paradoxe de la servitude volontaire. Sinon comment les hommes peuvent-ils se livrer à la servitude ? Autrement dit, comment une servitude peut-elle être volontaire ? Pour comprendre ce paradoxe, il faut s'interroger sur l'origine du pouvoir des tyrans.

À ces questions, la Boétie répond que la servitude loin d'être une contrainte, est belle et bien volontaire. C'est à dire, la servitude des opprimés est une servitude consentie. En d'autres termes, les opprimés sont tout autant, responsables de leurs situations de servitude ; puisque, un seul tyran parvient à opprimer des milliers de personnes. Alors « d'où tire-t-il tous ces yeux qui vous épient, si ce n'est de vous

[22] *Sainte Bible*, traduite d'après les textes originaux et grecs versions Louis Segond 1910, p.240.

? », « comment a-t-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne vous les emprunte ? »[23]. Pour La Boétie, le pouvoir du tyran ne peut venir que du peuple. Car c'est le peuple lui-même qui souhaite vivre dans cet état en lui fournissant tous les moyens nécessaires de la domination. Le peuple est donc responsable de leur domination puisqu'ils ont le choix d'être libres ou esclaves. C'est cette responsabilité et le choix de l'homme que Jean-Paul Sartre évoque dans *l'existentialisme est un humanisme*. Pour lui, l'homme est entièrement responsable de ses actes, il est le seul maître de sa vie. Car c'est lui-même qui choisit ce qu'il serait dans la vie. C'est-à-dire, la vie et l'existence humaine n'ont pas de sens que ce que nous les donnons, l'homme naît dans un monde où il est maître de sa destinée et toutes ses actions. Ainsi, tout comme chez Sartre, l'existentialisme est une doctrine qui rend l'homme maître et responsable de son être. L'homme façonne lui-même ce qu'il croit être juste ou vrai. De ce point de vue, l'homme est le seul responsable devant lui-même, de la civilisation comme de ses actes. Puisqu'il n'existe pas d'essence objective, alors il n'existe donc pas de morale ni de vérité absolue. Selon l'existence sartrienne, l'homme est donc paradoxalement condamné à la liberté. Puisqu' « il n'y a pas de déterminisme, l'homme est libre, l'homme est liberté »[24]. L'homme est maître de son être et de son existence. La grande responsabilité revient à l'homme de faire de sa vie comme bon lui semble. L'homme est maître de son être et de son existence. Le choix lui revient bon gré mal gré de donner un sens à sa vie. « Avant que vous viviez la vie, qu'elle ne soit rien, mais ce soit à vous de lui donner un sens, et la valeur ne soit pas autre chose que ce sens, vous choisissez », écrivait Sartre[25]. L'homme par ses choix définit lui-même le sens de sa vie. Aussi, l'essence de l'homme menant à celle de l'humanité, l'homme se définit en outre par ses choix

[23] Étienne de LA BOETIE, *Discours de la servitude volontaire* ; *op.cit.* ; p.14
[24] Jean-Paul Sartre, *l'existentialisme est un humanisme*, paris, éditions Gallimard, collection folio essais, 1996, p. 36.
[25] *Ibid*., p.74.

le sens de sa vie en général. C'est-à-dire qu'il engage symboliquement aussi toute l'humanité dans la voie qu'il choisit.

Par ailleurs, l'existentialisme confère à l'être humain une liberté définitive. Cette liberté qui provoque une sorte d'angoisse face à son destin qu'il choisit de toute sa volonté et responsabilité. Chez les existentialistes, l'angoisse ne désigne pas un simple sentiment subjectif et ne se confond pas non plus avec l'inquiétude ou la peur. Elle désigne l'expérience radicale de l'existence humaine. L'angoisse n'est pas la peur. On a peur que de ce qui nous est extérieur : le monde et les autres. Mais, on s'angoisse devant soi-même. Je m'angoisse, car ses réactions sur lesquelles mon attention fixe n'est que les libres possibilités. Sartre s'exprime en ses termes : « l'existentialisme déclare volontiers que l'homme est angoisse »[26]. C'est l'homme qui fait sa vie, c'est lui qui choisit sa condition de vivre. On voit tout comme Sartre, La Boétie affirme que la servitude est volontaire. Car l'homme choisit lui-même sa vie, sa condition de vie. Mieux, pour la Boétie, l'homme est responsable de sa stricte condition et de sa servitude. Il a le choix de sortir ou de rester, mais le peuple dominé a préféré la servitude que de vivre dans la liberté.

Ensuite, on pense généralement que si nous sommes dominés, c'est parce qu'il y'a des dominants. Or il est tout à fait contraire de penser ainsi, car pour La Boétie, les responsables de la domination ne sont pas les dominants, mais plutôt les dominés. Par exemple, si un tyran donne un ordre à un sujet, l'ordre n'a d'effet que si le sujet accepte d'obéir à cet ordre. C'est-à-dire l'homme accepte volontaire de se soumettre au tyran. Cette volonté de s'asservir semble être intimement liée à la manière dont les hommes consentent à ce qu'on leur propose, et aux conditions des choses qu'on veut faire croire. Dans un *Essai* intitulé *l'art de persuader*, Blaise pascal s'interroge sur « les puissants qui nous portent à consentir ». Elles sont selon lui, de deux ordres « l'entendement et la volonté. La plus naturelle est

[26] Jean Paul Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*, paris, éditions Gallimard, collection folio essais, 1996, p.33.

celle de l'entendement, car on ne devrait jamais consentir qu'une chose qui nous aliène, mais le plus ordinaire, quoique contre nature, est celle de la volonté, car tout ce qu'il y a des hommes sont presque toujours emportés à croire non pas par la preuve, mais par l'agrément »[27]. Consentir sous l'effet de la volonté nous induit dans la servitude, dans la souffrance, qui est en réalité occasionnée par nous-mêmes. Comme Pascal, mais un siècle avant, La Boétie avait aussi une vision critique des caprices téméraires de la volonté. La servitude volontaire, cette « opiniâtre volonté de servir », procède de cette dupe de soi-même, où notamment les passions de l'avarice et de l'ambition se drapent de la raison et la réduisent à un paravent justifications voilant une hypocrisie certaine. La Boétie avait une perception ambivalente de la volonté. Cette dernière serait capable du meilleur, la vertu comme du pire, ce « monstre de vice » qu'est la servitude volontaire. Pour la Boétie, cette volonté de l'homme lui permet d'être libre, et s'il tombe dans la servitude cela signifie qu'il a voulu. C'est pourquoi il parle de la servitude volontaire. C'est l'obéissance de tous qui fonde le pouvoir du tyran. C'est parce que le peuple obéit que le tyran a le pouvoir. Le peuple, sans même le forcé, sans rien dire un mot, il accepte de se soumettre. Pour prouver que cette servitude des opprimés est une servitude volontaire, consentie, La Boétie prend l'exemple des peuples d'Israël qui sans besoin de force ni contrainte, se donnèrent un tyran[28]. C'est vraiment une allégation qui ne fait pas autant de plaisir à attendre. Car il est très difficile de se condamner à soi-même d'être responsable de son propre asservissement.

Enfin, c'est ce même paradoxe que Rousseau débute dans son ouvrage *Du contrat social* par une formule qui rappelle le constat de La Boétie : « L'homme est né libre et partout il est dans les fers. »[29] Pour Rousseau les différentes formes de gouvernement aliènent l'homme, dont l'essence est pourtant d'être libre. Les fers,

[27] Blaise pascal *l'art de persuader*, paris, mille et une nuits, 2001, p.56.

[28] Étienne de LA BOETIE, *Discours de la servitude volontaire* ; *op.cit.* ; p.20.

[29] Jean jacques ROUSSAU*, Du contrat social*, paris, éditions Flammarion, 2012, p.46.

ce sont les forces de l'oppression. On voit donc par là une contradiction entre ces deux concepts (liberté et fers). La Boétie explique ce paradoxe par le phénomène de la servitude volontaire. Il serait en effet nécessaire de penser cette condition entre « servitude » et « volontaire », puisqu'elle se manifeste dans les faits, dans la réalité. Car l'homme qui est naturellement libre est cependant capable de renoncer à sa liberté au profit de la servitude, de la domination et même de la soumission totale à un maître. C'est-à-dire d'accepter de reconnaître un état de Servitude s'imposant à lui et de sa dignité. Puisque d'un autre côté, le tyran abuse par définition de son pouvoir. Il opprime le peuple, lui fait endurer toute une série de souffrance : il accable l'impôt, l'entraîne dans des guerres injustes, le soumet à la censure ou discrimine une partie de la population.

On arrive ici selon La Boétie à une situation paradoxale : le peuple donne au tyran le pouvoir qui sert en retour à l'oppresser. En ce sens, le peuple est en quelque sorte responsable de sa propre oppression. Si c'est juste seulement de ne pas obéir, de dire non au tyran qu'un peuple puisse retrouver sa liberté, alors c'est le peuple lui-même qui s'asservit et non le tyran. Qu'est-ce qui fait qu'un peuple accablé veuille cependant se maintenir dans cet état ? C'est ce fait paradoxal que La Boétie cherche courte que courte à comprendre.

1-4 : L'Afrique face à l'assujettissement : cas de la Côte-d'Ivoire.

La théorie de l'assujettissement du peuple que La Boétie évoque dans son *Discours* est une théorie selon laquelle une seule personne parvient à opprimer mille personnes ou tout un peuple non pas par contrainte mais par leurs propres volontés. Pour La Boétie, le tyran ne peut dominer le peuple sans que ce dernier soit d'avis, sans qu'il soit d'accord. Autrement dit, c'est le peuple lui-même qui se laisse dominer par un tyran ou par une institution. Le tyran les traite comme si c'était les animaux et malgré ce traitement inhumain, le peuple se donne toujours à fond la volonté de lui servir et s'attache davantage à lui alors qu'il ne devrait

pas s'approcher de lui puisqu' « il est envers eux tous inhumain et cruel »[30]. Donc le peuple est toujours prêt à soutenir le tyran, quelle que soit sa nature (bon ou mauvais), même si cela peut leur coûter la vie. Mais en quoi cette théorie de l'assujettissement s'applique-t-elle en Afrique ?

À cette question, on peut dire que cette théorie de l'assujettissement du peuple s'applique en Afrique notamment en Côte-d'Ivoire. D'abord, le pays est dominé par les libanais et ensuite par les fancais.

En effet, les libanais, de par leur éffectivilités dans le pays, cette communauté contribue fortement à l'économie ivoirienne. Et cette dommination des libanais dans l'économie ivoirienne se situe à deux niveaux. Dès leur arrivée en Côte d'Ivoire, les libanais s'impliquent dans le tissu économique par le biais du commerce d'abord, avant de s'insérer dans le secteur industriel plus tard. D'après la lecture de l'ouvrage de BIDIGA Bassiti intitulé : *Les Libanais en Afrique : colonisation ou coopération*, on comprend bien que cette communauté libanaise occupe la majorité des secteurs de l'économie ivorienne. C'est ce qu'il explique à travers ce passage de son ouvrage lorsqu'il affirme : « En 2011, selon la Chambre de commerce et d'industrie Libanaise en Côte d'Ivoire (CCILCI), cette communauté détient 40 % de l'économie ivoirienne, et emploie près de 300 000 personnes. Les Libanais dominent également des secteurs clés : 80 % du parc immobilier privé, 60 % du commerce, 90 % de la distribution de détail, et 60 % de l'industrie »[31]. Les libanais comptent 4 000 entreprises à leur actif. Ceux-ci exercent pour la plupart dans le commerce, l'immobilier, l'industrie, la restauration, le transport, la santé et surtout, la grande distribution.[32] Dans le secteur du commerce, l'on note l'oniprensence des Libanais, leurs propriétés commerciales prennent une ascendance entre 1960 et 1970. Ils innovent leurs

[30] Étienne de LA BOETIE, *Discours de la servitude volontaire* ; *op.cit.* ; p.8.
[31] Bassiti BIDIGA, *Les Libanais en Afrique : colonisation ou coopération*, Paris, Gallimard, p.36.
[32] Ibid.p.36

commerces. Ils modernisent leurs boutiques. Les libanais mettent en place des magasins et supermarchés et des entreprises commerciales d'import-export dans le pays. Les français ont été au coeur de l'économie coloniale de la Côte d'Ivoire. A côté d'eux, l'on note la présence non moins importante des libanais. Cette présence s'est fortement renforcée dans la première décennie de l'indépendance. Ils diversifient leurs activités. A partir de 1960, les libanais vont mettre en place des supermarchés et magasins à Abidjan et même à l'intérieur du pays. Ils envisagent contrôler le commerce moderne. C'est ainsi que l'on observe la mise en place de commerce de haut standing dont le supermarché **Nour al Hayat** en 1966 au Plateau. Ce commerce de moyenne surface est le premier supermarché du groupe Prosuma (Société ivoirienne de promotion des supermarchés). Il emploie 41 personnes[33]. A l'intérieur du pays, de nombreux négociants libanais ont établis de vastes circuits commerciaux. A Bouaké, les levantins ont presque le contrôle du commerce de cette localité. En effet, ils interviennent dans toutes les étapes de la commercialisation des denrées quelques soit leur nature. Au début des années 1960, les entreprises libanaises selon Jean Binet[34], interviennent dans les demi-gros et le détail. On en dénombre 16 dans le demi-gros et 23 dans le détail. Si les entreprises européennes continuent d'être dans les circuits des échanges, cependant au niveau du demi-gros et du détail, la proportion européenne est moins importante que celles des libanais. Entre 1960 et 1970, la proportion des libanais dans cette activité s'accroit. L'on enregistrait plus de 2000 points de vente dans le demi-gros pendant cette période sur toute l'étendue du territoire national[35]. En plus, les levantins créent de nombreuses entreprises d'import-export en vue de participer activement dans le commerce extérieur de la Côte d'Ivoire. Ils disposent de nombreuses entreprises qui interviennent dans les

[33] Raphael N'GUESSAN *« Le supermarché Nour Al Hayat a fêté ses 20 ans le 3 Décembre 1986 en présence du Président de l'Assemblée Nationale »*, In Fraternité Matin du 10 décembre 1986, p.10.
[34] Jean BINET ; « *Les Libanais de l'Afrique francophone 1975 »,* In Kroniek van Afrika, p.262.
[35]Ministère de l'Industrie : *Schéma Directeur du Développement Industriel de la Côte d'Ivoire, Annexe I Le contexte de l'industrie,* mars 1988, p.130.

échanges de la Côte d'Ivoire. Les libanais sont fortement dans les exportations des matières premières agricoles. Les entreprises exportatrices libanaises commercialisent certains produits de base du pays dont les plus dominants sont le cacao et le café. Le secteur du commerce est dominé par les libanais.

De plus, Les libanais ne sont pas seulement commerçants. Ils sont également industriels. Les libanais s'impliquent dans la mise en place de l'industrie ivoirienne. Ils s'intéressent d'abord aux industries agroalimentaires. Ensuite, les libanais créent des industries de bonneterie et des industries de la foresterie. Enfin, ces derniers construisent des entreprises de la transformation des métaux et des produits chimiques. En effet, leurs présences dans les industries de la Côte d'Ivoire est caractérisée par un intérêt capital accordé aux industries d'import-substitution. Les libanais importent des produits semi-finis avant de les transformer. Ces industries sont dominées par celles de l'agroalimentaire, de la bonneterie et du bois. Cette présence se perçoit efficacement au niveau des industries agroalimentaires. Les industriels investissent d'abord dans les industries de la transformation des grains et de la farine. Ensuite, les libanais s'intéressent aux industries laitières. En effet, au lendemain de l'indépendance, la Côte d'Ivoire ne disposait pas d'une industrie moderne. Face à cette situation, l'État met en oeuvre la politique de développement des industries de substitution. Ne disposant pas encore d'industries lourdes, elle s'offre les services des unités européennes singulièrement françaises pour approvisionner ses entreprises nouvellement créées en produits semi-finis. Les libanais établis en Côte d'Ivoire depuis un demi-siècle ne sont pas en reste. Ils accompagnent l'État dans ce dynamisme de développement industriel. Ils investissent dans la quasi-totalité des branches industrielles. Les libanais s'engagent d'abord dans le développement de l'industrie agroalimentaire notamment dans la transformation des grains en farine. Le poids des libanais est assez important. Selon, le bilan de la Chambre d'Industrie de Côte

d'Ivoire en 1970, les libanais possèdent 29 entreprises de boulangeries sur 73[36]. En plus Ces boulangeries sont installées sur l'entièreté du territoire et emploient environ 8 personnes. Elles disposent d'au moins 3 Fours. Elles produisent non seulement le pain et ses dérivés, mais également se chargent de sa commercialisation. Généralement, elles disposent d'un réseau de distribution du pain depuis la zone de production jusqu'au consommateur des hameaux les plus reculés. A cet effet, fut créée en 1966, la Société Ivoirienne de Développement Industriel de Mahomedali Sidi Mahatali qui produit la farine de maïs[37]. Ainsi, les libanais contribuent à l'émergence des industries de grains et de farine en Côte d'Ivoire. Ils interviennent également dans l'industrie laitière et de confiserie. L'introduction des unités de la fabrication des produits laitiers et de confiserie en Côte d'Ivoire est purement libanaise. En effet, avant les indépendances, cette branche industrielle était fortement dominée par les importations. Il existe 5 principales entreprises qui sont « Mont Blanc », « Oria », « Saprolait », « Yaourt Baoulé » et enfin « Ivoirlait ». Ivoirlait créée en 1969, appartient au groupe Abinader et Fils. Ivoirlait tout comme les autres entreprises dispose d'une taille assez petite, car elles ont chacune un capital social de 25 millions de francs CFA et 20 employés[38]. En dehors de Ivoirlait, les libanais créent d'autres entreprises laitières et de confiserie. Il s'agit de la création en 1963 avec la création de Bestlait. Bestlait conditionnait des laits en poudre en provenance de l'Europe singulièrement du Danemark. Cependant ses rendements demeurent toujours faibles[39]. L'on note l'apparition plus tard d'Afrilait en 1966 accroît les productions. Ces entreprises sont généralement de taille réduite, mais ont une gamme de

[36] Chambre d'Industrie de Côte d'Ivoire : *Les principales industries ivoiriennes,* juin 1970, p19.
[37]Chambre d'Industrie de Côte d'Ivoire : *Les principales industries ivoiriennes,* juin 1970, p.2.
[38]Ministère de l'Industrie, Schéma Directeur du Développement Industriel de la Côte d'Ivoire, Annexe II ; *Présentation sectorielle,* mars 1988.

[39]Alain DUBRESSON ; *Villes et industries en Côte d'Ivoire*, Paris, 1989, Orstom, p71-74.

produits de qualité. Les libanais ont joué un rôle important dans la mise en place des industries de transformation agroalimentaire.

Ensuite, en dehors des libanais qui dominent la majorité des secteurs éconiomiques de la Côte d'Ivoire, on note également celle des francais très présents dans l'économie ivoirienne. En 1960, le commerce ivoirien était toujours caractérisé par la prédominance des européens. Cette domination européenne s'exerce par les compagnies commerciales. Cependant, l'on observe une certaine percée de la communauté libanaise qui tente de bouleverser cette hégémonie européenne. Quant aux ivoiriens, ils marquent un désintéressement à l'égard de cette activité. Le colonisateur a introduit des nouvelles pratiques dans l'activité commerciale telle que les banques et les produits manufacturiers. L'Administration coloniale dans sa politique d'exploitation du territoire ivoirien a favorisé les intérêts français. C'est ainsi qu'on a assisté à l'afflux des compagnies commerciales européennes vers la colonie ivoirienne. Celles-ci disposant des grands comptoirs dans les grands pôles économiques du pays. Ces comptoirs acheminaient les marchandises vers les campagnes. Les européens continuent s'impliquer dans les branches de ce domaine. Les entreprises commerciales ont assuré le monopôle de ce secteur. Cette domination européenne se poursuit jusqu'en 1960. En effet, les européens disposent toujours de leur mainmise sur la Chambre de commerce pendant la période de l'après indépendance. La Chambre de commerce créée en 1908 garde encore ses dispositions jusqu'en 1960. C'est seulement en 1964 que l'État ivoirien a entamé la première reforme de cette institution économique. Bien avant cette réforme, le gouvernement ivoirien a mis en place le conseil économique et social en 1961[40]. Cette institution constitue auprès des pouvoirs publics une assemblée consultative comme la chambre de commerce. Cependant, elle est un organe qui intervient dans tous les domaines de

[40] Tanoh Raphaël BEKOIN, *La chambre de commerce de Côte d'Ivoire, de la colonisation à l'après-indépendance, naissance, apogée et d'une institution1908-1992 ;* 2006, p.485.

l'activité économique et sociale et même dans celui de la chambre de commerce. Mais, Les élections de 1965 confirment l'omniprésence des européens dans cette institution. En effet, elle est toujours dirigée par un coopérant français, Masseye Lambert[41]. De plus, les compagnies commerciales européennes disposent encore des comptoirs dans le pays. C'est le cas de la Cfao et de la Scoa qui sont maîtres du commerce. Les européens assurent toujours le contrôle des exportations des matières premières du pays. La Cfao est toujours présente dans ce commerce postcolonial. La Cfao a apparemment échappé aux bouleversements et aux super concentrations de la fin des années soixante. Bien qu'elle ait entrepris dès 1960 de créer en France un secteur de repli dans les activités liées à celles qu'elle exerce en Afrique : elle a développé un commerce de distribution comprenant 181 succursales dont les supérettes et 16 supermarchés de plus 1700 m² de superficie ; la Cfao continue à développer ses affaires africaines notamment en Côte d'Ivoire. En dehors des maisons commerciales, les européens mettent en place des grandes entreprises d'import-export qui bénéficient des financements des banques européennes surtout françaises basées en Côte d'ivoire. Alors que le 14 octobre 1954, furent créées des caisses de stabilisation[42] dans les États francophones d'Afrique. Ce décret fut applicable à la Côte d'Ivoire en septembre 1955, avec la création de deux structures séparées l'une pour le café et l'autre pour le cacao. L'administration du territoire en mettant en place ces deux structures de l'économie de traite envisageait ravir la filière aux privés. Cependant cela ne fut pas le cas, même si ces deux seront fusionnées quelques années pour naissance à la Caisse de stabilisation. Le poids de l'Europe se fait toujours sentir dans le commerce ivoirien. Enfin, on peut conclure que la Côte d'Ivoire est le pays le plus assujetti de l'Afrique. Car les ivoiriens vivent dans un pays où rien ne les appartient, ils sont étrangers dans leur propre pays.

[41]Tanoh Raphael BEKOIN, *op.cit.*, p.475.
[42]Adama BALLA : *30 ans de sous développement ça suffit,* Nouvelles du Sud, 1993, p.11.

CHAPITRE 2 : LES STRATÉGIES ASSUJETTISSEMENT DU PEUPLE

Pour parvenir à la domination du peuple, les tyrans adoptent plusieurs stratégies. Ce chapitre sera consacré à présenter les moyens que les tyrans utilisent pour assujettir le peuple (divertissement et religion, organisation hiérarchique du pouvoir et enfin la crainte et l'amitié du tyran.

2-1- Divertissement et religion : Méthodes de la soumission du peuple en Afrique.

Étymologiquement, le divertissement vient du latin « divertere » qui signifie se tourner en sens opposé, se détourner de, la distraction. C'est aussi tout ce par quoi l'homme fuit le spectacle de sa misérable condition, le jeu, mais aussi le travail, l'activité[43]. Le divertissement perpétuel nous dérobe de nous-mêmes et nous interdit de réfléchir.

En effet, l'asservissement du peuple en Afrique repose en grande partie sur le divertissement et la religion. Pour La Boétie le divertissement regroupe l'ensemble des moyens par lesquels on procure aux individus un plaisir éphémère qui va détourner leur attention objective. Se diverti, c'est prendre du plaisir, s'amuser, se distraire comme bon gré. Il montre que « ce moyen, cette pratique, ces allèchements » étaient des moyens qu'utilisaient les anciens tyrans pour dominer leur peuple sous le joug : « les théâtres, les jeux, les farces, les gladiateurs, les bêtes curieuses, les médailles, les tableaux, et d'autres drogues de cette espèce étaient pour les peuples anciens les appâts de la servitude, le prix de leur liberté ravie, les outils de la tyrannie »[44].

Les yeux sont un moyen qui maintient les africains dans la servitude et dans la domination. En d'autres termes, les dirigéant africains se servent de ces yeux amusants pour maintenir le peuple dans la servitude pendant une longue période. Ainsi pour La Boetie, les peuples dominés qualifiaient de beaux tous « ces passe-

[43] Jacqueline Russ, *Dictionnaire de philosophie, op.cit*. p.76.
[44] Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, op.cit. p.32.

temps », car rien n'était plus important pour eux que le divertissement. C'est en cela qu'il pouvait servir de façon volontaire sans pouvoir se révolter. Il montre bien que cette stratégie à un double intérêt, car en plus de détourner l'attention du peuple de leur servitude, elle induit à ce qu'il appelle un « amollissement » de la liberté. L'accoutumance au divertissement nous fait perdre le goût de notre liberté. Et cette stratégie d'amollissement de la liberté par le divertissement montre bien que le pouvoir ne s'exerce pas uniquement que par la force. Car lorsqu'il exerce par la force, il devient visible et à ce moment-là, il ouvre la voie à la possibilité d'insurrection. Le pouvoir ne s'exerce pas par la force, elle s'exerce par la ruse comme l'affirme Machiavel dans le *prince*. Pour Machiavel, la ruse est un moyen ou procédé habile employé pour abuser, tromper autrui. Elle est faite d'artifice, d'astuces, de stratagèmes, de manœuvre pour atteindre l'objectif. La ruse opère en politique la séduction qui emprunte la rhétorique comme élément important dans la conquête et dans la conservation du pouvoir. Pour séduire le peuple, le prince doit faire usage de la ruse sans laquelle il ne saurait gagner l'affection et la confiance du peuple. C'est pourquoi dans *le prince* il écrit « combien il est louable pour un prince de tenir ses promesses et de vivre avec intégrité et non avec ruse, chacun l'entend; néanmoins, on voit par expérience de notre temps que ces princes ont fait de grandes choses qui ont peu tenu compte de leurs promesses et qui ont su, par la ruse, circonvenir les esprits des hommes et à la fin ils l'ont emporté sur ceux qui se sont fondés sur la loyauté »[45]. C'est dire que le prince éprouverait un bonheur certain avec son peuple s'il pouvait respecter intégralement les principes éthiques. Mais la réalité concrète, l'exercice du pouvoir politique a prouvé que le respect strict des normes morales ne peut permettre au prince de toujours réussir son action. Et le divertissement, c'est cette ruse du pouvoir pour produire un amollissement de l'esprit. Ce faisant, le divertissement rend les individus consentants et donc acteur de leur soumission. Un peuple diverti est un peuple

[45]Nicolas Machiavel, *Le prince*, paris, éditions GF-Flammarion, 2013, p.67.

consentant. Un peuple qui abandonne sa liberté est un peuple qui ne demande qu'une seule chose : davantage de plaisir, davantage de soumission au divertissement. C'est pourquoi La Boétie affirme : « Ne croyez qu'il n'y ait nul oiseau qui se prenne mieux à la pipée, ni aucun poison qui, pour la friandise du ver, morde plus tôt à l'hameçon que tous ces peuples qui se laissent promptement allécher à la servitude pour la moindre douceur qu'on leur fait goûter »[46].

Pour eux, le plus grand bonheur, la seule chose qui pouvait les rendre heureux, c'est le divertissement. Parce qu'ils sont déjà engourdis par les yeux et ils ne sont plus capables de choisir autre chose que ce qu'ils ont trouvé. Ce moyen permet aux tyrans d'endormir la conscience du peuple afin qu'il puisse servir sans réfléchir ni penser à leur liberté : « ainsi les peuples abroutis, trouvant beaux tous ces passes- temps amuser d'un vin plaisir qui éblouissaient, s'habitaient à servir niaisement, mais plus mal que leurs petits enfants n'apprennent à lire avec les images brillantes »[47]. Le divertissement est une arme très puissante de domination du peuple. La seule préoccupation du peuple est de lui offrir le divertissement et rien d'autre. La liberté ne signifie rien du tout pour une personne soumise. Le tyran « allèche » ses sujets afin de pouvoir les maintenir sous le joug, dans la servitude. Il accorde les « largesses » à son peuple sans que celui-ci ne s'en rende compte que c'est l'argent même qu'il les soutire à travers ces divertissements financés. Les tyrans font parfois, avant de commettre leur crime, de beaux discours sur le bien général et la nécessité de l'ordre public. C'est à travers cette ruse que le tyran parvient à dominer le peuple. C'est parce que le peuple croit à ces beaux discours et souvent séduisants du tyran qu'il accepte facilement perdre leur liberté au profit de la servitude. Le tyran, par la ruse il parvient à contrôler le peuple et a exercé sa domination.

[46]Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, op.cit., p.32.
[47] Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, op.cit., p.32.

Ensuite, La Boétie illustre que le peuple, après avoir goûté la douceur éphémère de eur tyran, qui les maltraite et le fait souffrir davantage, éprouve un regret énorme une fois que ce dernier meurt. Il garde toujours en mémoire les moments joyeux passés avec lui et éprouve une nostalgie. C'est-à-dire les jeux ludiques organisés par le tyran on fait perdre le peuple le sens de leur liberté, le goût naturel de leur liberté. Le peuple dominé préfère vivre avec leur tyran méchant que de s'éloigner de lui ou de le perdre : « je ne vois personne aujourd'hui, qui, entendant parler de Néron, ne tremble au seul nom de ce vilain monstre, de cette sale peste du monde. Il faut pourtant dire qu'après la mort aussi dégoûtante que sa vie, de ce boutefeu, de ce bourreau, de cette bête sauvage, ce fameux peuple romain en éprouva tant de déplaisir, se rappelant ses jeux et ses festins, qu'il fut sur le point d'en porter le deuil »[48]. Dans ce passage, La Boétie montre bien le côté ignorant du peuple opprimé. C'est-à-dire malgré la méchanceté du tyran, le peuple éprouve un regret dès que ce dernier meurt. Il souhaite vivre malheureux avec le tyran et profité de ses yeux, festins que de le perdre. Pour lui, la vie n'aurait plus de sens sans le tyran, car il sera privé de ses plaisirs. Le peuple opprimé considère le tyran comme la seule personne capable de les procurer du bonheur. Mais quelle place occupe la religion en Afrique dans le processus d'asservissement du peuple ?

À cette question, l'on peut repondre qu'en dehors du divertissement, la religion constitue aussi un moyen très puissant de domination du peuple africains. Pour La Boétie, les tyrans utilisent l'artifice de la religion pour susciter la crainte du sacrilège, de la croyance de leur caractère mystérieux, de la superstition et surtout la peur : « ainsi tant de nations qui furent longtemps sous l'empire de ces rois mystérieux s'habituèrent à les servir, et les servirent d'autant plus volontiers qu'ils ignoraient qui était leur maître ou même s'ils en avaient un ; de telle sorte qu'ils vivaient dans la crainte d'un être que personne n'avait jamais vu »[49]. Ce passage

[48]Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, op.cit. p.33.

[49] Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, op.cit., p.34.

montre bien cette stratégie des tyrans qui consistait à cacher derrière la religion pour susciter la peur et la crainte du peuple. C'est-à-dire à travers la religion, les dirigeants se considéraint comme les individus surnaturels et mysterieux dans le but de faire croire le peuple à leurs paroles. Mieux, les tyrans se prenaient comme les divinités du monde afin de semer la peur et la crainte dans le cœur des dominés. Pour La Boétie, la religion était une voie par laquelle les tyrans passent pour atteindre facilement le peuple et dans ce cas, c'est l'esprit ou la conscience du peuple qui s'asservit.

Karl Marx nous montre, dans sa *critique de la philosophie du droit de Hegel,* comment la religion exerce une domination et l'asservissement du peuple. Pour lui, la religion n'est qu'une illusion. Ce n'est qu'un moyen par lequel les tyrans emploient afin que les dominés acceptent leur sort et donc sans chercher à comprendre la cause de leur malheur. Au lieu de considérer les injustices et les inégalités comme liées à un système social profitant aux dominants, les dominés considère ces injustices et ses inégalités comme l'œuvre et la volonté de Dieu. Un système créé par les hommes et par conséquent d'autres homme pouvait changer puisse c'est une entreprise humaine. Ce qu'on ne peut pas changer provient de Dieu. Les défenseurs de la religion identifient ce système à l'ordre divin. C'est à dire pour le peuple opprimé, ce système est établi par le créateur et que les hommes ne peuvent le change. Or c'est le contraire, la religion est inventée pour pouvoir maintenir le peuple dans la servitude. La religion fait en sorte que l'homme accepte sa servitude sans se révolter contre l'oppresseur véritable. Pour le peuple, seule la religion permet à l'homme d'avoir le salut, et surtout la vie éternelle. Marx en conclut que la religion « est le soupire de la créature, l'âme d'un monde sans cœur, de même qu'elle est l'esprit d'un état de choses où il n'est point d'esprit. Elle est l'opium du peuple. Nier la religion, ce bonheur illusoire du peuple, c'est exiger son bonheur réel »[50]. Il montre à travers ce passage que la

[50] Karl Marx, *critique de la philosophie du droit de Hegel*, paris, éditions Gallimard, 2000, p.35.

religion est une sorte de drogue, un paradis artificiel empêchant de se tourner vers les véritables responsables de l'injustice sociale. C'est à dire la religion est un masque qui empêche le peuple de voir réellement l'origine de leur souffrance. Si un jour le peuple parvient à enlever ce masque, la paix et la liberté régnera dans le monde. Elle détourne en réalité la révolte de l'individu opprimé contre sa condition, en lui proposant le salut après la mort, dans « l'autre monde ». Un salut qu'on ne voire pas, qu'on ne sait pas s'il existe réellement : un salut façonner en sorte de mensonge pour pouvoir créer une "inégalité" parmi des hommes comme le dit Rousseau. Marx développe donc l'idée que l'humanité a créé la religion, à travers les siècles pour combler un sentiment de vide existentiel, soulager des doutes, redonner du sens à leur vie souvent difficile. C'est-à-dire, la condition de l'homme le pousse souvent à aller à l'église, en croyant qu'en allant à l'église sa condition pouvait améliorer et même s'il n'obtient pas ce bonheur dans cette vie, il pouvait bénéfier celle qu'on lui promet après sa mort : une vie éternelle. Elle est un bonheur illusoire qu'il faut combattre. Pour le bonheur des hommes, ils doivent cesser de la fréquenté, puisqu'elle les empêche de bien voir la réalité du monde, de se libérer de leur servitude.

Enfin, certains philosophes du XVIII siècle avaient dépeint la religion sous des couleurs très noires en dénonçant le pouvoir et la corruption des prêtes, qui maintenaient le peuple dans l'ignorance pour que ce dernier n'exerce pas sa pensée critique contre ses oppresseurs véritables : « ils gravaient le peuple l'histoire infantilisante, de superstitions et de miracle »[51] afin de l'empêcher d'accéder à la lumière de leur raison. Longtemps dominé par les idées religieuses, le peuple ne serait plus capable de faire une analyse, il ne preuve plus se livre à la recherche de la vérité. Il n'utilise plus la raison, mais emporté par le dogmatisme religieux. Marx donne à cette critique un caractère plus philosophique en considérant de façon générale la religion comme idéologie des classes dominantes. Dans de telles

[51] Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, op.cit. ; p.26.

conditions, il était inévitable que le peuple combatte contre l'oppression moderne. Marx souhaite que la lutte contre le capitalisme et ses inégalités soit associée à une lutte contre la religion : la destruction de cette dernière constitue la condition même de la lucidité, de la prise de conscience par le peuple de ses véritables intérêts. L'émanation sociale serait en même temps une abolition de la religion : le peuple n'aurait plus besoin de cette drogue (opium). Car non seulement elle fournit au peuple une satisfaction passagère en lui faisant miroiter un bonheur éternel après la mort, mais détourne l'action réelle contre les causes mêmes du malheur. Marx va loin de sa critique contre la religion en disant que c'est « homme qui fait la religion, ce n'est pas la religion qui fait l'homme »[52] pour lui, la religion est une conscience de soi et le sentiment de l'homme qui ne sont pas encore atteints lui-même, ou bien une conscience qui s'est déjà perdue. La religion est donc un moyen, une stratégie de domination et d'anéantissement de la conscience des individus. Elle arrache la conscience de l'homme en lui promettant toute chose capable de lui donner de l'espérance comme la vie éternelle, le paradis après la mort. C'est la véritable origine de la servitude du peuple, car notre esprit faible nous pousse facilement à croire en des choses invisibles.

2-2. L'organisation hiérarchique du pouvoir tyrannique.

Le ressort principal de la servitude volontaire est l'organisation hiérarchique du pouvoir, car elle joue un rôle crucial dans la domination du peuple. Cette organisation est possible grâce à ce que La Boétie appelle les « courtisans » du pouvoir. C'est-à-dire ceux qui entretiennent les relations avec le tyran dans le but de profiter de ses biens.

En effet, pour La Boétie, le tyran pour maintenir son pouvoir en place à besoin de ces courtisans pour pouvoir dominer le peuple. C'est eux qui lui soutien et lui soumet tout le peuple. Ces courtisans ont sous eux d'autres individus qu'ils dominent aussi. On obtient enfin une chaîne où chaque individu doit

[52] Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, op.cit. p.9

impérativement respecter son supérieur. Ainsi, dans l'exercice de leurs fonctions, le tyran exige entre eux le respect de la hiérarchie. Ces deniers sont grassement récompensés à cause de leurs fonctions. Le tyran les laisse profiter le goût éphémère de la tyrannie afin qu'il puisse les rendre « complices de ses cruautés ». C'est cette hiérarchisation que La Boétie présente dans son *Discours* comme suit : « Il en a toujours été ainsi : cinq ou six ont eu l'oreille du tyran et s'en sont approchés d'eux-mêmes, ou bien ils ont été appelés par lui pour être complices de ses cruautés, les compagnons de ses plaisirs, les maquereaux de ses voluptés et les bénéficiaires de se rapines. Ces six dressent si bien leur chef qu'il en devient méchant envers la société, non seulement de sa propre méchanceté, mais encore des leurs. Ses six en ont aussi sous eux six cents, qu'ils corrompent autant qu'ils ont corrompu le tyran »[53].

Dans ce système hiérarchisé, chaque sous-groupe trouve l'intérêt de se soumettre à son supérieur. Par-là, on obtient une structure pyramidale, une structure hiérarchique dans laquelle chaque individu soumis à le droit de respecter son supérieur. Karl Marx et Engels font le même constat dans *manifeste du parti communiste* lorsqu'ils affirment « dans la Rome antique nous avons les patriciens, les chevaliers, les plébéiens, les esclaves, au moyen-âge les seigneurs féodaux, les vaisseaux, les maîtres de corporation, les compagnons, les serfs et en autre, presque chacune de ces classes comporte à son tour les subdivisions hiérarchiques »[54]. Pour eux on pouvait constater dans la Rome antique une sorte de domination du peuple comparable à une pyramide dans laquelle on trouve la hiérarchie parmi les classes sociales. C'est à dire, cette forme de domination du peuple existait déjà dans la Rome antique.

En outre, ils vont plus loin en montrant qu'au début de l'histoire l'on pouvait constater dans toutes les sociétés, « une série hiérarchique de la situation

[53] Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, op.cit. p.38-39.
[54] Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, op.cit, p.5.

sociale »[55]. Par cette structure, le tyran parvient à contrôler le peuple du sommet jusqu'en bas de la pyramide. Puisqu'il s'agit d'une chaîne, dès qu'une classe reçoit un ordre, les autres exécutent sous recommandation de son supérieur. L'organisation hiérarchique est le fondement même de la servitude volontaire du peuple. Car c'est par elle que le tyran exerce sa domination sur le peuple. Si la tyrannie peut se maintenir, c'est qu'il y'a quasiment de gens qui ont l'intérêt à la maintenir en place que d'autres qui éprouvent l'intérêt à retrouver leur liberté.

Ensuite, les individus qui participent à l'administration du régime tyrannique subissent en outre une grande transformation de leur psychologie. Il s'agit des courtisans du tyran, quelle qu'en soit la bonté d'une personne, dès que cette dernière cherche à s'approcher du tyran, perd toute sa bonté et se contente de vivre selon la volonté de son maître. Ces complices, avant d'être acceptés par le tyran, doivent chercher à le plaire, car plus ils sont aimés, plus le tyran les accorde des privilèges. Pendant qu'ils servent le tyran, ils observent en même temps le goût ou l'intérêt à s'approcher du pouvoir et cherchent à anticiper ses pensées, deviner ses préoccupations pour mieux le servir. Au bout d'un certain temps, par répétition, par l'habitude, ils finissent par perdre leur propre personnalité et héritent celle du tyran : le sujet finit par penser comme le pense le tyran, aimer ce que le tyran aime. On arrive donc à des formes ultimes de la domination : le sujet est dépossédé de toute sa liberté corporelle, de sa conscience, de sa liberté intellectuelle et de ses propres goûts.

Enfin, La Boétie montre que non seulement le tyran parvient à maîtriser les individus qui le servent naïvement, mais trouve aussi un autre stratagème pour les gens instruits. Les « éloigner des livres », car à travers les livres, le peuple éprouve le sentiment d'être libre. C'est pourquoi les tyrans les privent de tout instrument capable d'éveiller leur conscience. C'est là « le secret et le ressort de la domination,

[55]Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, op. p.51.

le soutien et le fondement de toute tyrannie »[56]: rendre les gens complices de ses cruautés, les dominés en leur donnant l'occasion de dominer en leur tour. Ce sont donc les courtisans qui font des complices du tyran en perdant du même coup leur liberté. Ils flattent leurs maîtres en espérant ses faveurs, ses offres, sans se rendre compte qu'un danger les guette nécessairement. Ces Complices en cherchant leurs intérêts, renforce davantage cette structure pyramidale, car plus ils deviennent nombreux, plus la structure se renforce et cela permet au tyran « d'asservir les uns par le moyen des autres »[57]. C'est-à-dire cette chaîne qui lie le tyran au peuple est très capitale, puisque c'est par elle que le tyran passe afin de parvenir à la domination. Ainsi Marcel Conche résume cette structure pyramidale des intérêts en une formule « le tyran tyrannise grâce à une cascade de tyranneaux, tyrannisés sans doute, mais tyrannisant à leur tour »[58]. Pour Marcel Conche, la tyrannie est constituée par les tyranneaux qui exercent aussi leur tyrannie sur le peuple. C'est à dire, grâce aux tyranneaux le tyran parvient à dominer le peuple. Ils se groupent en de petits groupes hiérarchiques autour du tyran et le soutiennent pour avoir « part du butin et pour être sous le grand tyran autant de petits tyranneaux »[59]. On conclut que l'organisation hiérarchique est un moyen très puissant qui permet au tyran de dominer un si grand nombre d'individus sans qu'il ne se révolte.

2-3- La crainte et l'amitié du tyran.

Dans la vie, les individus sont appelés à vivre avec ses semblables, de tisser des relations avec eux. Car ils ne peuvent vivre isolément dans ladite société. Mais le comportement de certaines personnes nous amène à nous demander s'il est nécessaire de les approcher. Autrement dit, peut-on s'approcher à une personne qui nous maltraite ? Mieux, n'est-il pas nécessaire de prendre le recule à un moment donné de sa vie ? Évidemment, il est tout à faire claire que l'homme

[56] Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, op.cit. p.38.
[57] Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, op.cit. p.40.
[58] Marcel Conche, La Boétie penseur masqué, Paris, éditions Gallimard, 2007 p.220.
[59] Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, op.cit. p.40.

prend du recul à un moment donné de sa vie pour bien vivre. Car nous sommes souvent avec les hommes cruels, méchants, cupides, ce qui ne nous permet pas de les approcher si facilement.

En effet, il est difficile de tisser une amitié avec le tyran, car il est de nature méchante et son amitié est inconditionnelle voir éphémère, avec le tyran ce n'est rien d'autres choses que le mensonge, les obstacles, la souffrance. Or dans l'amitié c'est la sincérité, du respect et sans obstacle et surtout elle est fondée sur le profit. L'amitié est un élément très capital de la vie, c'est pourquoi CICÉRON écrit « Quant au profit, il arrive, souvent qu'on n'en retire de personne envers lesquelles on affiche une considération qui simule l'amitié, les égards dus aux circonstances : Or dans l'amitié il n'est rien de frein, rien de simulé : elle n'est que vérité et sincérité. C'est le fondement de la vie humaine et cette « amitié ne peut exister que chez les hommes bien »[60], de bonne foi. Elle réside dans la vérité, le respect et l'intégrité entre des individus. Pour CICÉRON, l'amitié ne peut exister que chez les personnes qui conduisent bien leur vie, qui ont le sens de la vie, l'amour et qui agiront sans cupidité, sans méchanceté. Pour dire vrai, l'amitié est destinée pour les personnes qui font du bien dans leur vie. C'est le bien qui définit l'amitié entre deux individus entre deux individus. C'est pourquoi dans son ouvrage *l'Amitié* il affirme « Tous ceux qui se conduisent, qui vivre de telle façon qu'on leur reconnaît bonne foi, intégrité, sens de l'équité, générosité, qui, sans avoir ni cupidité, ni passion, ni folle hardiesse, possèdent une grande fermeté de caractère, comme les personnes que je viens de nommer, tous ceux-là ont été considérés comme homme de bien et nous devons aussi, à mon sens, les appeler ainsi. »[61] Donc chez CICÉRON, le bien caractérise l'amitié, elle est fondée sur le bien. Or le tyran est dépourvu de toutes ces qualités, il ne peut même pas faire preuve de générosité envers le peuple puisqu'il se voir au-dessous d'eux. L'amitié que le tyran entretient avec le peuple est fondée sur les intérêts et des profits et même

[60] CICÉRON, *L'amitié*, paris, éditions le livre de poche, 2011, p.8-11.
[61] CICÉRON, *L'amitié*, paris, éditions le livre de poche, 2011 p.25.

dans cette amitié, le peuple souffre davantage. Le tyran n'est soumis à rien que son bon vouloir, il fait ce qu'il veut à ses sujets. C'est ce désordre, cette forme d'esclavage de la part des tyrans envers le peuple que Platon dénonce dans le livre 9 de *la République* lorsqu'il évoque la figure du tyran. Pour lui, le tyran agit pour son propre bien, est régi par des appétits insatiables, est menacé de tous les côtés et à chaque insistant par la trahison et l'assassinat. Ainsi, son pouvoir est en réalité une forme extrême d'esclavage. Le tyran est le paradigme du désordre et de l'injustice. La Boétie montre dans le *Discours* qu'il n'est même souhaitable de s'approcher du tyran, car les individus qui tissent des relations avec lui ne sont pas hors du danger. Il peut faire volte-face sans que rien ne l'empêche. Ainsi, ceux qui sont plus proches de lui et qu'ils sont considérés comme ses amis sont la plupart radiés ou tués. La Boétie le montre en prenant l'exemple « d'un Sénèque, d'un Burrus et d'un Trazéas »[62] dont les deux premiers eurent le Malheur de s'approcher d'un tyran qui leur confia le maniement de ses affaires, tous deux chéris de lui, et bien que l'un d'eux l'eut élevé, ayant pour gage de son amitié les soins qu'il avait donnés à son enfance, ces trois-là, dont la mort fut si cruelle. La Boétie nous montre à travers cet exemple, du peu de confiance que nous devons avoir envers des tyrans, de la prudence dans cette relation amicale. Car tous ces faveurs et biens qu'ils nous offrent ne sont que les pièges pour tirer son profit. C'est à dire, quand un tyran s'approche à ses sujets en leur donnant tout ce qu'il faut, c'est juste seulement gagner leur confiance et chercher une amitié.

Ensuite, La Boétie souligne qu'il est possible d'aimer le tyran parce que nous sommes tous des êtres humains, mais il est impossible de tisser les relations avec lui, puisqu'il n'y a aucune vertu en lui. Or « c'est la vertu précisément qui crée l'amitié et la maintient et sans la vertu, toute amitié est impossible »[63], l'amitié est comme intermédiaire entre la vertu et les indifférents, qu'elle est digne d'être recherchée pour elle-même. En réalité, ceux qui s'approchent du tyran par amitié

[62] Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, op.cit. p.43.
[63] CICÉRON, *L'amitié*, op.cit., p.67.

sont moins libres que le peuple qui exécute seulement les ordres du tyran. Car « il ne faut pas seulement qu'ils fassent ce qu'il ordonne, mais aussi qu'ils pensent ce qu'il veut et souvent même, pour le satisfaire, qu'ils préviennent ses propres désirs »[64]. S'approcher donc du tyran c'est « s'éloigner de sa liberté » pour ainsi dire embrasser et serrer à deux mains sa propre servitude, devenir plus esclave que ce qu'on était. Sinon comment pouvons-nous aimer, chercher à être ami avec quelqu'un qui à un « Cœur assez dur pour haïr tout un royaume qui lui obéir et d'un être qui, ne sachant aimer, s'appauvrit lui-même et détruit son propre empire »[65]. De surcroît, le tyran n'a jamais assuré de sa force, de sa puissance qu'il possède puisqu'il éprouve toujours la peur, la crainte d'être tué par ses amis. Le tyran est toujours craint de ses sujets puisqu'il a souvenance de la mort de quelques tyrans qui ont été tués par ses amis. Et cette idée l'empêche de se donner à fond une relation amicale avec le peuple.

On comprend enfin que si le tyran devient méchant, cruel et surtout en éliminant ses amis les plus proches de lui, c'est dans le but de préserver son pouvoir. Et en « faisant du mal au peuple, il est obligé de craindre tout le monde »[66].

[64] Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, op.cit. p.41.
[65] Ibid, p.43.
[66] Ibid, p.30

CHAPITRE 3 : PORTÉE, LIMITES ET PERSPECTIVES DE LA PENSÉE DE ÉTIENNE DE LA BOETIE

Dans ce chapitre, nous allons montrer la solution que La Boétie propose au peuple pour se libérer du tyran. C'est-à-dire le moyen par lequel le peuple preuve finir avec le tyran. Ensuite, montrer la portée de son Discours dans le temps et surtout dans le domaine de la philosophie politique et enfin montrer les limites de sa pensée.

3-1- Portée de l'œuvre de La Boétie.

Le *Discours de la servitude volontaire* d'Étienne de La Boétie a été et demeure encore aujourd'hui un texte majeur dans l'histoire de la philosophie politique. Car c'est un texte, choque qui a marqué des esprits de nombreux penseurs de son temps à cause de sa véracité, de la pertinence de ses idées et de sa grande maturité intellectuelle. La pensée de La Boétie touche l'essence même des fondements du pouvoir politique, à savoir les questions de la légitimité et de la souveraineté qui sont au cœur de l'idée de la démocratie moderne. Dès lors, le concept de la servitude volontaire va s'imposer comme une des questions centrales de la philosophie politique. Il a influencé de nombreux penseurs de son temps et plus particulièrement ceux de la période des lumières (Rousseau, Montesquieu, John Locke) qui fondent leurs pensées sur les questions de l'égalité, de la souveraineté, de la liberté des hommes. Ils ont été inspirés de la pensée de l'écrivain du XVI^{è} siècle.

En effet, La Boétie est l'un des tout premiers théoriciens de l'aliénation et devient paradoxalement pour un représentant de l'ordre public, un précurseur intellectuel de l'anarchisme et de la désobéissance civile. Plus, de 500 ans après l'écriture de son ouvrage, les questions posées par La Boétie, continuent pourtant curieusement d'être d'actualité, certains estimant que la société capitaliste ne peut fonctionner sans mécanisme de domination entrent grâce à la coopération active des dominés. Le texte du *Discours de la servitude volontaire* nous amène sur plusieurs pistes

qui sont finalement toutes des impasses. Le texte a connu un grand espoir durant la période de la Renaissance : « car c'est un ouvrage noble et riche à souhait. »[67] De même, la rencontre entre Montaigne et La Boétie s'est concrétisée suite à la lecture du *Discours de la servitude volontaire*. Cette rencontre fut occasionnée par une amitié sincère et véritable : « on m'a montré l'ouvrage bien longtemps avant que je n'en eusse vu l'auteur. Cette occasion me fit découvrit son nom et nous mit sur le chemin de cette amitié que nous avons nourrie tant que Dieu l'a voulu. »[68] Montaigne montre même dans ses *Essais* qu'ils étaient l'un pour l'autre et que même si on lui demandait de dire pourquoi il l'aimait, « je sens que cela ne peut exprimer qu'en répondant : parce que c'était lui, parce que c'était moi. »[69]

Ensuite, ce texte de la Boétie reste d'actualité et est pour cette raison fréquemment lu hors du contexte immédiat, de sa rédaction et de sa publication. Cette approche atemporelle et essentiellement philosophique ne permet pourtant pas de saisir les enjeux de sa réception et de ses récupérations politiques autant des guerres de religion. Le *Discours* présente de plus une particularité inhabituelle pour un texte politique de la Renaissance, à savoir le décalage entre ce que nous pourrions appeler intention première de son auteur et la façon dont il fut reçu par ses premiers lecteurs. Il nous paraît donc important d'établir une distinction entre le temps de la rédaction du *Discours* et le temps de sa publication, conséquemment de sa première réception. Le début des guerres de religion représente un évènement majeur dans la réception du *Discours*. En fait, on peut dire que le conflit religieux qui divise la France à partir des années 1560 et plus particulièrement le sud-ouest de la France, entraîna une réception du *Discour*s à la fois inattendu et paradoxal. La difficulté d'interpréter ce texte facilita son détournement au service de la cause protestante. Malgré l'importance politique de ce soulèvement du peuple à Bordeaux et le traumatisme et ses conséquences

[67] Michel de Montaigne, *Les Essais*, Paris, éditions Mollat,2019, p.156.
[68]Michel de Montaigne, *Les Essais*, op.cit., p.157.
[69]Ibid, p.162.

brutales parmi la population et les lettrés de ce temps, il est pourtant difficile de voir dans cet évènement la seule origine du traité de La Boétie :« Quand on critique un évènement de cet ordre, on s'y prend différemment surtout à une époque où les pamphlets séditieux est ouvertement engagés-, à moins de croire que La Boétie redoutait d'être persécutée et aurait choisi une critique voilée des pratiques du pouvoir »[70]. Ainsi, la Boétie avait la crainte d'être persécutée pour ses idées et même les auteurs avant le XVIII^{è} siècle avaient cette méthode de détourner le sujet pour exprimer leur idée. Ce langage caché réclamant une lecture entre les lignes –aurait profondément influencé et même définit leur style tout en permettant aux « lecteurs suffisants » d'y déceler les critiques voilées des pratiques politiques de leur époque. Parmi les critiques modernes, on s'est donc intéressé à cet évènement marquant, peut être « la célèbre malencontre » dont parle La Boétie qui aurait entraîné la rédaction du *Discours*.À partir de cette conception événementielle de l'histoire, tout un courant interprétatif s'est concentré sur la recherche de l'étincelle qui aurait en quelque sorte déclenché la rédaction du *Discours*. Il est souvent difficile de préciser avec certitude le moment de la rédaction de ce *Discours*.

Ensuite, si le moment de la rédaction demeure incertain celui de sa transmission est par contre plus facile à analyser. C'est pourquoi nous proposons de dissocier le temps de l'écriture du temps de la réception imprimée du *Discours* et d'étudier uniquement la réception protestante du texte de la Boétie. Ainsi, projetons-nous au début des années 1570. En 1572, « le massacre de saint Barthemy modifia grandement la réception du texte de La Boétie en faisant passer le *Discours* pour un pamphlet reformé »[71]. Pour comprendre l'évolution idéologique du *Discours*, il est essentiel de contextualiser dans la microdurée le temps de la transmission imprimée du *Discours*. En fait, l'histoire de la réception du *Discours* dépasse largement l'intention première de l'auteur, quelle fut, car il ne faut perdre de vu

[70](https://doi.org/10.4000/studifrancesi.9759 consulté le 9/11/2024 à 16h 30.
[71]Philippe DESAN, *Montaigne. Une biographie politique*, Paris, Odile Jacob, 2014, p.24

que l'existence livresque du *Discours* est strictement protestante. Trois années plus tard, le *Discours* fut l'objet d'une récupération au service de la cause protestante. En 1577, c'est en effet « Simon GOULARD, dans *les mémoires de l'État de France sous Charles IX* plus connu sous le nom *de mémoire de Charles IX* »[72] qui donna une véritable visibilité au *Discours* de La Boétie. En moins d'une année, trois éditions se succédèrent rapidement et le *Discours* acquit pour la première fois une circulation importante. C'est surtout dans sa troisième impression datée de 1578 que le *Discours* connut une large diffusion, qui influença deux siècles de façon dont ce texte sera reçu et interprété. En effet, les trois éditions des *mémoires de Charles IX* reproduisirent pour la première fois le *Discours* dans sa totalité. C'est le troisième volume des *mémoires* qu'apparaissait le *Discours* au milieu d'autres documents pouvant servir la rédaction d'une histoire du régne de Charles IX dans une perspective huguenote.

Enfin, quelques années plutôt, alors qu'il venait de vendre sa charge au parlement de Bordeaux, Montaigne décide de tenir les textes politiques de La Boétie à l'écart de l'édition des œuvres de l'ami disparu qu'il venait de faire imprimer chez Frédéric Morel à la fin de l'année 1550, jugeant leur « façon délicate et mignarde pour abonner au grossier et pesant air d'une si mal plaisante saison. »[73] Il réservait l'exclusivité du *Discours* à un ouvrage du sien où le texte de La Boétie occupait une place parmi sa propre réflexion d'ordre diplomatique, morale et militaire, car il faut rappeler que les premiers essais de 1580 portaient principalement sur les questions de politique et d'embrassade. Pour Montaigne, le *Discours* de La Boétie s'insérerait dans le projet éditorial envisagé pour ses essais. Alors que l'impression de la première édition de ses *essais* à Bordeaux était sur le point d'être achevée, « une nouvelle édition augmentée des *mémoires de Charles IX* (édition dite gros caractères) - en fait contrefaçon de l'édition 1578, dite à petit caractère a connu le

[72] https://doi.org/10.4000/studifrancesi.9759 consulté le 15/11/2024 à 10h 30

[73] Philippe Desan, *Montaigne. Une biographie politique*, op.cit., p.68

jour »[74]. Les répercussions politiques de cette publication furent immédiatement bouleversées. C'est en effet véritablement à partir de ce moment donc en 1578- que le *Discours* acquit une visibilité qui ne permettait plus d'incorporer ce texte aux *Essais*. Imprimée à fort tirage, cette édition pirate en trois volumes fut composée à partir de la troisième édition des *mémoires* imprimée de la même année. Il faut enfin préciser que c'est le texte de cette édition clandestine- qu'elle fut de loin plus répandue qui sera retenu pour toute « les réimpressions du *Discours* de La Boétie dans les œuvres de Montaigne publiées par Pierre Costes au XVIII siècle.»[75]

. La réaction envers cette édition fut immédiate en terre catholique. Par arrêt du parlement de Bordeaux, *Les mémoires de l'État de France* furent brûlés sur la place publique de l'ombrière à Bordeaux le 7 mai 1579, deux jours avant l'obtention du privilège accordé à Simon mélange pour les *Essais* de Montaigne et autres « nouvelles ». Au dernier moment, Montaigne se résolut à supprimer le *Discours* de son livre en le remplaçant par « vingt et neuf sonnets d'Étienne de La Boétie. »[76] Montaigne tentera malgré tout d'expliquer que cet exercice de jeunesse ne correspondait nullement ce que les protestants voyaient dans le *Discours*. Dans les années 1550 puis au début des années 1560, le *Discours* avait pu passer pour une réflexion universelle sur la liberté, une méditation affranchie de tout dogme et de toute contraints politiques. Pour Montaigne le *Discours* représente un texte de portée générale qui s'offre comme réflexion sur la condition humaine. Cet ouvrage ayant pour titre *Discours de la servitude volontaire*, Montaigne va plus tard proposer un second titre sous le nom de « *contr'un »*[77] pour associer le premier. En proposant ce nouveau titre, Montaigne résume en quelque sorte le

[74]Philippe Desan, *Montaigne. Une biographie politique*, op.cit., p.120.
[75] Ibid. p.136.
[76]Michel de Montaigne*, Les Essais*, op.cit., p.170.
[77] Ibid, p.156

contenu l'essentiellement politique du *Discours* et pose par la même occasion la question de l'allégeance dans son rapport à la servitude.

3-2- Les limites de la pensée d'Étienne de La Boétie.

D'après lecture du *Discours* et la condition de vie du peuple, on peut affirmer que La Boétie a le mérite de dire que la servitude du peuple est volontaire, car c'est le peuple lui-même qui se donne à la servitude, au service du tyran. Il dispose un moyen capable de finir avec le tyran, mais il refuse de rompre avec ce dernier. Autrement dit, le peuple a la solution à leur problème, mais il refuse de la mettre en pratique. Et c'est cette solution que La Boétie préconise dans son *Discours* : la désobéissance civile comme moyens de finir avec le tyran.

En effet, pour La Boétie, la désobéissance civile est la seule solution et d'ailleurs la meilleure parmi tant d'autres capables de libérer le peuple de sa servitude. Elle est la meilleure dans la mesure où elle permet d'obtenir la satisfaction au problème sans semer de trouble. Pour finir avec la servitude le peuple n'a pas besoin de tuer le tyran, car tuer un tyran ne permet pas de finir avec la tyrannie, mais augmenter davantage la servitude. La seule chose que le peuple peut faire, c'est de dire non, de ne plus coopérer aux actions du tyran. Autrement dit, cesser de contribuer à sa propre ruine. Henry David Thoreau s'inscrit dans la même lignée que La Boétie lorsqu'il comprend que les individus peuvent renverser le régime grâce à la « désobéissance civile », laquelle peut passer par la fiscalité. Thoreau refusa de payer ses impôts puisqu'il était opposé à l'esclavage et que les impôts étaient nécessaires au maintien de l'esclavagisme américain. De manière générale, il clair que, si une très grande partie cesse de payer ses impôts le régime s'effondre à un moyen terme, celui-ci ne pouvant plus rénumérer sa police pour réprimer les contestataires[78]. La désobéissance civile est donc la seule solution capable de finir avec la tyrannie. Cependant, la désobéissance seule suffit-elle vraiment de finir

[78] https://www.dicopart.fr/desobeissance civile-2013 consulter le 02/11/2024

avec la tyrannie ? Autrement dit, ne faut-il pas envisager d'autre solution pouvant la secouer en cas d'échec ?

Il est vrai que la désobéissance est la meilleure solution capable de faire sortir le peuple de la servitude sans semer de trouble, mais il faut avouer avec toute sincérité qu'elle seule ne suffit pas, d'où la nécessité de faire recours à d'autre solution. Et parmi ses moyens on peut citer la force comme seconde solution qui permet d'obtenir vite la solution. En effet, l'idée de désobéissance civile n'est qu'une abstraction, cela se conçoit facilement dans l'idée, mais dans la pratique ce n'est pas chose facile. Puisque le refus collectif prend en compte l'avis de tout le monde. Or dans ce monde, il ne peut jamais avoir consensus parmi un groupe d'individus. C'est-à-dire dès que le peuple décide ensemble de ne plus soutenir un tyran, après, il aura toujours d'autres qui trouverons l'intérêt de servir le tyran. C'est pourquoi il est nécessaire d'envisager la force, au cas où la première solution échoue qu'on emploie la deuxième. Pour réussir un combat, le peuple doit être en mesure d'utiliser les deux. Machiavel s'inscrit dans la même logique lorsqu'il affirme dans le *prince* : « vous devez donc savoir qu'il y'a deux genres de combats : l'un avec les lois, l'autre avec la force, ce premier est propre à l'homme, ce second, aux bêtes. Mais parce que maintes fois, le premier ne suffit pas, il convient de recourir au second »[79]. Machiavel montre par là que dans l'action politique, la loi et la force sont indissociables. Pour réussir son combat, il est nécessaire à un « prince de savoir utiliser la force que l'homme »[80] puisque ces deux se complètes dans la pratique.

De plus, la force est inévitable dans l'action politique. La violence politique est aussi légitime que le droit de travail, parce que la force joue le rôle des principes constitutifs des États. Par exemple, la guerre assure à certains États de devenir plus grands et plus puissants et contrôlant d'autres États pour former une entité

[79] Nicolas Machiavel*, le prince*, paris, éditions GF-Flammarion, 2013, p.127.
[80] Ibid. p. 128.

politique nouvelle : « En effet écrit Machiavel, s'il ne s'est jamais trouvé de république qui ait fait autant de conquêtes que Rome, il est reconnu que jamais l'État n'a été constitué pour en faire autant qu'elle. C'est à la valeur de ses armées qu'elle a dû ces conquêtes ».[81] Pour Machiavel, la force est le moteur de la civilisation. Elle relève de la justice et protège la dignité humaine. La Force assure la sécurité extérieure, car l'État est par définition cette entité qui détient le monopole de la violence légitime. La violence est un élément incontournable pour la sauvegarde de la paix sociale. La liberté, ne doit pas être quelque chose qu'il faut pardonner avant de la l'avoir, « elle ne se quémande pas, elle se prend, elle s'arrache » dit-on Paulin Hountondji.

Enfin, nous ne disons pas par-là que la force est la meilleure solution pour finir avec la tyrannie et qu'il faut l'utiliser à tout moment et nous ne disons non plus que la force est plus utile que la désobéissance civile. Certes, nous reconnaissons le rôle indéniable que joue la désobéissance civile pour la liberté des peuples. Mais la force est utilisée comme nécessité, comme une seconde solution capable de venir en aide dès que la première échoue. Pour réussir un combat, il est nécessaire de savoir faire usage des deux solutions. Puisque utilisé une sans l'autre c'est préparer son échec en avance.

3-3. Perspectives pour sortir de la tyrannie.

La servitude du peuple comme le montre La Boétie dans son *Discours*, est intentionnelle, car il existe de multiples moyens pour se libérer du tyran. En d'autres termes, le peuple a la possibilité de rompre leur lien avec le tyran en acceptant simplement un désaccord.

En effet, la solution et d'ailleurs la meilleure parmi tant d'autres que La Boétie préconise est la désobéissance civile. Elle est la meilleure dans la mesure où, non seulement elle arrive à libérer le peuple du tyran, mais aussi elle se pratique sans

[81] Etienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, Op. Cit., p. 84.

violence et donc légitime. Ainsi pour La Boétie, il ne s'agit pas de condamner la servitude, il s'agit d'en sortir. Et le seul moyen, la seule et unique façon de devenir les êtres libres, c'est de cesser d'obéir. C'est évident que pour être libre, il faut cesser d'obéir. Mais est-ce que nous comprenons ce que ça veut dire cesser d'obéir ?

Selon La Boétie, nous comprenons mal ce que ça signifie ne pas obéir, parce que nous sommes tellement accoutumées de notre servitude, que nous imaginons que pour être plus libre que ce nous somme, nous devrions nous battre. Nous imaginons que la liberté s'obtient par les actes. Or cesser d'obéir ce n'est pas agir, c'est au contraire cesser d'agir. Désobéir ce n'est pas faire quelque chose, c'est de cesser de faire quelque chose. Remarquer comme notre imaginaire et façonné d'une liberté conquise par la lutte ; remarquer comme notre imaginaire une liberté associée par notre esprit à des images de violences et des scènes d'insurrection. Constater à quel point les éléments du langage utilisés par les prétendus défenseurs de l'émancipation sont systématiquement reliés à une mythologie du combat : lutter pour ses droits, combattre ces injustices, résisté à l'oppression. Ce que dit La Boétie est que la liberté ne s'obtient pas par les actes. On ne se débarrage pas d'un fardeau en le combattant, on s'en débarrage en le lâchant : « ce tyran, je ne vous demande pas de le pousser, de l'ébranler, mais seulement de ne plus le soutenir, et vous le verrez, tel un colosse dont on a brisé la base, fondre sous son poids et se rompre. »[82] Pour lui, être libre, ce n'est pas à légiférer à l'oreille des dirigeants, ce n'est non plus en les menaçant. Être libre, c'est désobéir, c'est cesser d'obéir conformément à la volonté du pouvoir. Et c'est ce qui fait dire à La Boétie que dès qu'on cesse d'obéir le pouvoir, sans violence, sans agressivité, juste désobéir selon sa volonté, alors le pouvoir est nu, parce que le pouvoir a besoin de notre participation active. Et combattre le pouvoir, c'est encore le nourrir, c'est le légitimer comme pouvoir, c'est le valider comme

[82] Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, op.cit., p.15

pouvoir. Combattre le pouvoir, c'est se placer dans la situation de l'opprimé qui réclame au pouvoir les muettes de sa liberté. Le pouvoir ne peut opprimer que les opprimés consentants. C'est-à-dire le pouvoir ne peut avoir comme esclaves, que les esclaves volontaires. Mais lorsqu'il n'y a plus d'opprimé, il n'y a non plus d'oppresseur et ce n'est pas en faisant disparaître les oppresseurs qu'on cesse d'être opprimé. Tuer un tyran, c'est commettre une « tyrannicide »[83] qui ne change rien de la tyrannie. C'est à dire tuer un tyran ne permet pas de finir avec la tyrannie, mais au contraire augmenté ou aggravé la tyrannie. C'est en cessant de se conduire en opprimé qu'on fera disparaître l'oppresseur. Et c'est ce raisonnement qui conduit La Boétie à écrire cette célèbre phrase qui résume tout : « Soyez résolus à ne plus servir, et vous voilà libre. »[84] La théorie l'émancipation de La Boétie tient en un raisonnement simple. Un raisonnement qui annonce près de trois siècles en avant que Hegel dans *phénomenologie de l'esprit* appelle : « la dialectique du maître et de l'esclave »[85]. Ainsi, dans le sens hégélien, la « dialectique du maître et de l'esclavage est un processus par lequel l'esclave (travaillant) devient le maître du maître (oisif), le travail libère l'esclave et lui forme. »[86] Elle consiste à mettre en lumière que l'oppresseur est davantage dépendant de l'opprimé. Pour Hegel, l'esclave en travaillant, il transforme sa nature. Il remarque qu'en travaillant, l'esclave accède à l'objet dans son côté actif, le maître qui pour sa part ne travaille pas, mais fait réaliser, vit immédiatement dans la jouissance de l'objet passif. Il paraît que l'esclave, travaillant à transformer le monde humain, se transforme lui-même et revendique son autonomie au monde naturel dans sa transformation humaine, tandis que le maître se rend étranger à son monde, qu'il ne reconnaît plus dans la reconnaissance qu'en fait l'esclave. Ainsi, l'esclave, en s'appuyant sur le produit de son travail, peut renverser le rapport de domination pour se retrouver dans l'accomplissement du

[83] Ibid.p.12
[84] Etienne de la Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, op.cit. ; p.15.
[85] Friedrich HEGEL, *phénoménologie de l'esprit*, paris, Flammarion, 2023, p.195-227.
[86] Jacqueline Russ, *Dictionnaire de philosophie,* paris, éditions Bordas,2015, p.63.

monde humain : l'égalité. La dialectique du maître et de l'esclavage se base donc sur une thèse paradoxale selon laquelle le travail aliéné de l'esclave est la voie de sa libéralisation. Il est nécessaire pour le maître de reconnaître l'esclave s'il veut se reconnaître lui-même. En d'autres termes, le pouvoir à davantage besoin de nous et non l'inverse. Et c'est ce qui fait que paradoxalement, le recouvrement de notre liberté ne passe pas par l'action révolutionnaire, mais par le retrait de l'action servile. La Boétie ne cache pas son admiration pour les héros gagnés dans l'antiquité, qui étaient prêts au sacrifice pour défendre leur liberté. La Boétie partage avec Rousseau ce goût de la vertu antique qui passe parfois par l'usage des armes et il serait contre factuelle de dire que dans l'histoire, la conquête de la liberté n'a jamais emprunté la voie de la révolte ou du combat révolutionnaire. Mais cette voie ne permet pas au peuple d'accéder réellement leur liberté effective. La Boétie insiste sur l'interdépendance entre l'oppresseur et l'opprimé. Et c'est cette interdépendance entre oppresseur et opprimé qui l'amène à écrire ceci : « Or ce tyran seul, il n'est pas besoin de le combattre. Il est défait de lui-même, pourvu que le pays ne consente à sa servitude. Il ne s'agit pas de lui ôter quelque chose, mais de ne rien lui donner. »[87] Ce que prône ici La Boétie est que, le peuple n'a pas besoin de faire la violence, de crier dans tous les sens, mais juste dire simplement non.

Enfin, pour La Boétie, nous pouvons aussi nous libérer du tyran et retrouver notre liberté si nous n'essayons « même pas de nous délivrer, seulement de le vouloir.»[88] La volonté jour un rôle très capital, puisque c'est elle qui nous pousse vers la recherche de la solution de nos problèmes. Il faut donc reconnaître que chez La Boétie, la liberté est très importante et personne ne doit être privé de celle-ci. C'est cette revendication de liberté et de l'égalité des hommes que John Locke évoque dans son *traité sur le gouvernement civil* lorsqu'il condamne l'esclavage

[87]Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, op.cit., p.12
[88] Ibid.p.15

en le qualifiant d'un « état de contre nature »[89]. Il montre vers la fin de son *traité sur le gouvernement civil* que l'absolutisme monarchique est essentiellement illégitime. Christiane Taubira ne dira pas le contraire que Locke dans son ouvrage intitule : *L'esclave raconté à ma fille* lorsqu'elle condamne sévèrement la servitude. Pour elle, la servitude ou l'oppression doit être combattue. C'est à dire, nous devons refuser toute forme de domination même si nous éprouvons une quelconque admiration envers la personne qui nous asservit, ou qui nous prive notre liberté. C'est pourquoi elle écrit : « Mais pour éviter toute ambiguïté, je veux d'abord te dire clairement que toute forme d'asservissement est à proscrire et à combattre. »[90] On comprend que personne ne doit être détenu en servitude et le peuple doit chercher par tous les moyens possibles de reconquérir leur liberté. Puisque le peuple ne perd rien en s'éloignant du tyran sauf leur chaîne de servitude : « Prolétariat du monde entier, unissez-vous, vous n'avez rien à perdre sauf vos chaînes »[91] affirment Marx et Engels.

[89] John locke, *traité du gouvernement civil*, paris, éditions Flammarion,1992, p.223-248
[90] Christiane Taubira, l'esclave raconté à ma fille, paris, éditions points,2016, p.22
[91] Marx karl et Engels Friedrich, *manifeste du parti communiste, op.cit, p.*108

CONCLUSION

Par cette thèse de l'autorestitution de sa nature d'homme par le peuple, La Boétie pose les fondements du pouvoir du peuple dans la construction de l'État moderne. La liberté du peuple réside donc dans la résistance passive qui retire au tyran tout le fondement politique de son pouvoir et non la force qui lui donne davantage le pouvoir. Aller par moyen pacifique assure le peuple une victoire et respecte les fondements éthiques. La liberté est fille de la résistance passive ou l'abstinence active qui réhabitue le pouvoir politique et par voie de conséquence humanise le peuple. Le peuple fait le tyran et perd sa nature en subissant la servitude. C'est par ce simple refus de coopération avec le tyran que le peuple pourra se libérer de lui et retrouver sa qualité d'homme. Puisque ce simple geste suiffit de faire chuter le tyran, c'est par le peuple que le tyran acquiert sa force. C'est parce que le peuple accepte d'être soumis que le tyran existe. Sinon si le peuple dit non, si le peuple refuse de coopérer avec lui, sans même le combattre il va s'effondre de lui- même. C'est pourquoi La Boétie affirme : « Certes, comme le feu d'une petite étincelle grandit et se renforce toujours, et plus il trouve de bois à brûler, plus il en dévore, mais se consume et finit par s'éteindre de lui-même quand on cesse de l'alimenter, de même, les tyrans pillent, plus ils exigent ; plus ils ruinent et détruisent, plus on leur fournit, plus on les sert ».[92] Le pouvoir a donc besoin de la participation active du peuple. Sans le peuple le tyran n'est rien. Le peuple doive donc chercher à tout prix leur liberté, s'il veut devenir libre, il doive révolter et décider de ne plus supporter la domination de son tyran. La liberté est avant tout une affaire de responsabilité et de décision, et il ne tient qu'à l'homme d'être libre.

[92] Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude* volontaire*, OP. Cit., p.13.*

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES.

Ouvrage spefique.

BOÉTIE Étienne (de la), *Discours de la servitude volontaire*, paris, éditions arléa, 2010, 124pages.

Ouvrages généraux :

COCULA Anne-Marie, *La Boétie et le destin de la servitude volontaire*, paris, éditions Garnier, 2018, 340 pages.

CONCHES Marcel, *La Boétie penseur masqué*, paris, éditions Gallimard, 2007, 240 pages

CICÉRON, *L'amitié*, paris, éditions le livre de poche, 2011, 158 pages.

HEGEL Friedrich, *Phénoménologie de l'esprit*, éditions Flammarion, 2023, 255 pages.

LOCKE John, *Traité du gouvernement civil*, paris, éditions Flammarion, 1992, 381 pages.

MACHIAVEL Nicolas, *Le prince*, paris éditions le livre de poche, 192pages.

MARX Karl et ENGELS Friedrich, *Manifeste du parti communiste*, paris, éditions livre de poche, 2015, 155 pages.

MARX Karl, *Critique de la philosophie du droit de Hegel*, paris, éditions Gallimard, 2000, 235 pages.

MONTAIGNE Michel, *Les Essais*, éditions Robert LAFFONT, 2019, 1123 pages.

NIETZSCHE Friedrich, *Généalogie de la morale*, paris éditions le livre de poche, 2018, 311 pages.

PASCAL Blaise, *L'art de persuader*, paris, éditions Mille et une nuits, 2001, 379 pages.

PLATON, *La République*, paris, éditions Gallimard, 2015, 235 pages.

ROUSSEAU Jean Jacques, *Du contrat social*, paris, éditions Flammarion, 2012, 255 pages.

RUSS Jacqueline, *Dictionnaire de philosophie*, paris, éditions Bordas, 2015.

SARTRE Jean Paul, *L'existentialisme est un humanisme*, paris, éditions Gallimard, collection folio essais, 1996.

SPINOZA Baruch, *Éthiqu*e, paris, éditions Flammarion, 2007, 387 pages.

DESAN Philippe, *Montaigne. Une biographie politique*, paris, Odile Jacob,2014, 1124 pages.

TAUBIRA Christiane, *L'esclave raconté à ma fille*, paris, éditions philippe Rey, 2016, 178 pages.

BIDIGA Bassiti, *Les Libanais en Afrique : colonisation ou coopération* ? éditions Flammarion, paris, 2023, 66 pages.

Autre ouvrage

Sainte Bible, Traduite d'après les textes originaux hébreu et Grecs, version Louis segnond, 1910, 1224 pages.

Référence webgraphiques

http://lvc.philo.free.fr/kant-lumières Consulté le 06/12/2024 à 12h00.

https://www.dicopart.fr/desobeissance civile-2013 consulter le 02/11/2024.

TABLE DES MATIERES

SOMMAIRE 2
REMERCIEMENTS 4
Résumé 5
Abstract 5
CHAPITRE 1 : LES CAUSES DE L'ASSUJETTISSEMENT DU PEUPLE CHEZ ÉTIENNE DE LA BOETIE. 8
1-1- L'habitude ou la coutume : cause de l'assujettissement du peuple en Afrique. 8
1-2- La paresse et la lâcheté : sources de la servitude volontaire en Afrique… 12
1-3- Le paradoxe de la servitude volontaire. 16
1-4 : L'Afrique face à l'assujettissement : cas de la Côte-d'Ivoire. 20
CHAPITRE 2 : LES STRATÉGIES ASSUJETTISSEMENT DU PEUPLE 27
2-1- Divertissement et religion : Méthodes de la soumission du peuple en Afrique. 27
2-2. L'organisation hiérarchique du pouvoir tyrannique. 33
2-3- La crainte et l'amitié du tyran. 36
CHAPITRE 3 : PORTÉE, LIMITES ET PERSPECTIVES DE LA PENSÉE DE ÉTIENNE DE LA BOETIE 40
3-1- Portée de l'œuvre de La Boétie. 40
3-2- Les limites de la pensée d'Étienne de La Boétie. 45
3-3. Perspectives pour sortir de la tyrannie. 47
CONCLUSION 52
REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES. 53